

LIVRE SEPTIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR LE LIVRE DE JOB

CHAPITRE PREMIER

Que les paroles de Job nous marquent quelle a dû être la grandeur de sa vertu, pour se maintenir dans une si prodigieuse affliction, et que le Jugement que Dieu rend en sa faveur au commencement et à la fin de cette histoire justifie quelques expressions qui paraissent un peu dures dans son discours.

Il y en a qui sont plus touchés des peines qu'on leur fait souffrir que des injures qu'on vomit contre eux, et d'autres, qui sont plus sensibles aux injures qu'aux douleurs du corps. Et en effet, il arrive assez souvent que les paroles outrageuses qu'on nous dit nous sont plus dures et moins supportables que les plus rudes tourments, de sorte qu'en nous provoquant à une défense qui paraît juste, elles nous font d'ordinaire tomber dans l'impatience.

Ainsi comme si le bienheureux Job avait dû être tenté en toutes manières, il ne fut pas seulement frappé à l'extérieur des fléaux dont Dieu l'éprouva, mais il souffrit encore la persécution des injurieux discours de ses amis, qui lui furent beaucoup plus sensibles que toutes les plaies dont son corps était couvert, afin que cette âme sainte, étant agitée de toutes parts, s'emportât en des mouvements d'orgueil et d'impatience, et qu'il souillât par l'arrogance de ses paroles toute la pureté de sa vie passée.

Mais bien loin de s'emporter jusqu'à cet excès, il rendit grâces au milieu de tous les malheurs qui lui arrivèrent; il répondit avec modération et sagesse aux paroles outrageuses de ses amis; il fit voir, dans le fort des douleurs que ses plaies lui causèrent, le peu de cas qu'il faisait de son corps et de sa chair; et il montra bien, lorsqu'il parla, quelles avaient été la sagesse et la vertu de son âme durant son silence.

Cependant, comme il y a plusieurs choses dans son discours, qui, au jugement des hommes paraissent sortir des bornes de la patience, il faut, pour bien les entendre, peser avec soin l'estime qu'en fait le souverain Juge. Nous voyons que Dieu étale d'abord les louanges de son fidèle serviteur en la présence de son ennemi, lorsqu'Il dit au démon : *N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a pas son semblable sur la terre ? C'est un homme simple et juste, qui craint Dieu et qui fuit le mal.* Et après l'avoir éprouvé en tant de manières, Il reprend ses amis, en leur disant : *Vous n'avez pas bien parlé devant Moi, comme a fait mon serviteur Job.*

Si donc notre esprit demeure incertain du sentiment qu'il doit avoir des discours de Job, il n'a qu'à les peser dans la juste balance du commencement et de la fin de cette histoire sacrée. Car il est indubitable et que Dieu n'aurait pas loué un homme qui aurait dû tomber ensuite dans l'iniquité et qu'il n'aurait pas si avantageusement élevé au-dessus de ses amis, après qu'il serait tombé.

De sorte que, si nous sommes flottants dans le doute de ce que nous devons en croire, comme sur les vagues d'une mer agitée, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur ce qui est dit au commencement et à la fin de cette histoire, et le vaisseau de notre esprit étant comme retenu avec les cordes de sa considération, et par la proue et par la poupe, ne se brisera jamais contre les écueils de l'erreur. Ainsi nous ne pourrions être submergés dans les flots de notre ignorance, si nous nous attachons avec fermeté, comme à un rivage sûr et tranquille, au Jugement avantageux que Dieu porte de son serviteur. Il est vrai que ce bienheureux homme dit des choses qui paraissent assez difficiles à bien expliquer à ceux qui les lisent, mais qui osera les condamner, voyant que Dieu les approuve et les justifie ?

CHAPITRE SIXIÈME DU LIVRE DE JOB

1. Job prit la parole et dit : 2. Plût à Dieu que mes péchés qui m'ont attiré les effets de la Colère divine et les calamités que je souffre, fussent mis dans une même balance; 3. sans doute qu'elles paraîtraient beaucoup plus pesantes que le sable de la mer. Voilà pourquoi mes paroles sont pleines de douleur ! 4. Car les flèches du Tout-Puissant m'ont percé, sa Fureur m'a épuisé l'esprit, et ses Terreurs m'ont saisi. 5. L'âne sauvage crie-t-il auprès de l'herbe tendre ? Le bœuf mugit-il auprès de son fourrage ? 6. Peut-on manger ce qui est fade et sans sel ? Y a-t-il de la saveur dans le blanc d'un œuf ? 7. Ce qu'auparavant je voudrais ne pas toucher, c'est là ma nourriture, si dégoûtante soit-elle ! 8. Puisse mon vœu s'accomplir, et Dieu veuille réaliser mon espérance ! 9. Qu'il plaise à Dieu de m'écraser, qu'Il étende sa Main et qu'Il m'achève ! 10. Il me restera du moins une consolation, une joie dans les maux dont Il m'accable : Jamais je n'ai transgressé les Ordres du Saint. 11. Pourquoi espérer quand je n'ai plus de force ? Pourquoi attendre quand ma fin est certaine ? 12. Ma force est-elle une force de pierre ? Mon corps est-il d'airain ? 13. Ne suis-je pas sans ressource, et le salut n'est-il pas loin de moi ? 14. Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami, même quand il abandonnerait la crainte du Tout-Puissant. 15. Mes frères sont perfides comme un torrent, comme le lit des torrents qui disparaissent. 16. Les glaçons en troublent le cours, la neige s'y précipite; 17. viennent les chaleurs, et ils tarissent, les feux du soleil, et leur lit demeure à sec. 18. Les caravanes se détournent de leur chemin, S'enfoncent dans le désert, et périssent. 19. Les caravanes de Théma fixent le regard, les voyageurs de Séba sont pleins d'espoir; 20. Ils sont honteux d'avoir eu confiance, ils restent confondus quand ils arrivent. 21. Ainsi, vous êtes comme si vous n'existiez pas; Vous voyez mon angoisse, et vous en avez horreur ! 22. Vous ai-je dit : Donnez-moi quelque chose, faites en ma faveur des présents avec vos biens, 23. délivrez-moi de la main de l'ennemi, rachetez-moi de la main des méchants ? 24. Instruisez-moi, et je me tairai; faites-moi comprendre en quoi j'ai péché. 25. Que les paroles vraies sont persuasives ! Mais que prouvent vos remontrances ? 26. Voulez-vous donc blâmer ce que j'ai dit, et ne voir que du vent dans les discours d'un désespéré ?

EXPLICATION DU SENS ALLÉGORIQUE

CHAPITRE II

Que le premier effet de la grâce de l'Incarnation du Sauveur a été de nous faire connaître la misère de notre exil. Et combien les châtiments de Dieu nous sont utiles pour nous humilier dans le sentiment des maux présents et dans la vue effroyable des maux à venir.

Plût à Dieu que mes péchés qui m'ont attiré les effets de la Colère divine et les calamités que je souffre fussent mis dans une même balance; sans doute qu'elles paraîtraient beaucoup plus pesantes que le sable de la mer. Que nous figure cette balance sinon le Médiateur entre Dieu et l'homme, qui, étant venu pour examiner le mérite de notre vie, a apporté avec Lui la miséricorde et la justice, mais qui, les pesant d'abord dans la balance de miséricorde, a rendu nos péchés les plus légers par son Indulgence ? Car le Sauveur est devenu comme une balance d'une justesse admirable, qui, d'un côté a voulu porter en Lui nos

peines, et de l'autre nos péchés. Mais Il a fait voir par sa Mort que nos calamités et nos peines étaient très pesantes, et Il a, par sa Bonté et son Indulgence, fait paraître nos péchés légers aux yeux de sa Miséricorde. Ainsi, quelque nombreux et grands que soient nos péchés, la Miséricorde de Dieu en accorde volontiers la rémission à une véritable pénitence, après que sa Grâce nous a fait connaître quelle est la peine à laquelle nous étions si justement condamnés.

Et en effet, l'homme qui, ayant été créé d'abord pour jouir de la vue bienheureuse de son Créateur, avait été ensuite privé de cette joie intérieure en punition de son péché, était tombé dans un état de corruption si déplorable et dans un exil si plein de ténèbres qu'il endurait les supplices et les peines de sa faute sans les connaître. De sorte qu'il prenait cet exil infortuné pour sa patrie et tout accablé qu'il était sous le faix de cette vie corruptible, il ne laissait pas d'y prendre sa joie, comme s'il eût joui d'une pleine liberté et d'une santé parfaite. Mais Dieu, que l'homme avait abandonné intérieurement, ayant paru au dehors revêtu de chair a fait rentrer l'homme en lui-même, en sorte qu'il a découvert la perte qu'il avait faite, et a commencé à déplorer la peine de l'aveuglement qu'il endurait.

Ainsi la calamité de l'homme a paru, dans la Balance divine, être très pesante, parce que ce n'est qu'en la Présence de son Rédempteur qu'il a reconnu son mal. Car comme avant l'Avènement de Jésus Christ, il ne reconnaissait pas même la lumière, il supportait avec plaisir les ténèbres de sa condamnation; mais quand il vit ce qui méritait d'être uniquement aimé, il commença à reconnaître ce qu'il devait regretter, et il ressentit l'amertume du mal qu'il souffrait, quand il vint à découvrir la douceur du bien qu'il avait perdu.

Ce saint homme donc, se sentant pressé par le discours de son ami de rompre un si long silence, et étant tout rempli de l'esprit de prophétie, dit, tant pour lui qu'en la personne de toute la nature humaine : *Plût à Dieu que mes péchés qui m'ont attiré les effets de la Colère divine et les calamités que je souffre fussent mis dans une même balance; sans doute qu'elles paraîtraient beaucoup plus pesantes que le sable de la mer.* Comme s'il disait clairement : Le mal de notre damnation est considéré comme fort léger, parce qu'il n'est pas mesuré sur l'exacte équité du Rédempteur qui est encore inconnu; mais plût à Dieu qu'Il vînt et que, pesant la calamité de cet exil dans la balance de sa divine Miséricorde, Il nous apprît ce que nous devons rechercher après cet exil. Car en nous montrant ce que nous avons perdu, Il nous donnera assez à entendre que ce que nous souffrons maintenant est très rude et très pénible.

Or les calamités de ce triste pèlerinage sont fort bien comparées aux grains de sable de la mer; parce que comme le sable est poussé sur le rivage par l'agitation des vagues, de même l'homme, en péchant, a été comme chassé hors de lui-même lorsqu'il a été battu et ébranlé par les flots des tentations. D'ailleurs le sable de la mer est fort pesant, cependant le malheur de l'homme l'est encore bien davantage, puisque la Miséricorde du souverain Juge, rendant légère la balance de nos péchés, nous fait sentir celle de nos peines beaucoup plus lourde et plus accablante.

Et parce que quiconque reconnaît la Grâce de notre Sauveur et désire retourner à sa divine patrie gémit sous la pesanteur de son triste exil, l'Écriture ajoute fort bien, après le souhait de cette balance mystérieuse, ces autres paroles : *Voilà pourquoi mes paroles sont pleines de douleur !* Ceux qui aiment ce pèlerinage au lieu de la vraie patrie ne savent même pas s'affliger dans les plus cruels sujets d'affliction, mais les paroles du juste *sont pleines de douleur*, parce qu'en supportant les choses présentes, il soupire sans cesse pour les éternelles. Il regarde tout ce qu'il a souffert en péchant, et, pour retourner à cet état désirable de félicité, qu'il a perdu, il considère continuellement les justes fléaux dont Dieu l'afflige. C'est pourquoi

il ajoute : *Car les flèches du Tout-Puissant m'ont percé*. Les flèches nous figurent quelquefois la prédication de la vérité, et quelquefois les arrêts de rigueur et de condamnation. Et en effet, les paroles de la prédication sont fort bien exprimées par des flèches, parce qu'en s'attachant aux vices, elles percent les cœurs des méchants. Aussi est-ce de ces flèches salutaires dont parle le psaume, qui dit : *Tes flèches sont aiguës; des peuples tomberont sous Toi; elles perceront le cœur des ennemis du Roi*. (Ps 45,5) Et Isaïe parle ainsi : *Je choisirai de ceux qui auront été sauvés pour les envoyer; la flèche à la main, vers les Gentils, vers la mer, en Afrique, en Lybie, en Italie et en Grèce*. L'Écriture parle aussi des flèches de vengeance et de châtement, lorsqu'elle fait dire au roi Ioas par le prophète Élisée : *Tire une flèche; et lorsqu'il l'eut tirée, il lui dit : Tu frapperas la Syrie jusqu'à ce que tu l'aies tout à fait détruite*. (II Roi 13,17)

Que ce saint homme donc, considérant le malheur de son exil, et gémissant sous la pesanteur des fléaux que le Seigneur lui envoie, dise avec larmes : *Voilà pourquoi mes paroles sont pleines de douleur ! Car les flèches du Tout-Puissant m'ont percé*. Comme s'il disait en termes clairs : je ne puis avoir de joie dans ce lieu d'exil et de condamnation; mais étant sous la Main vengeresse de mon Dieu, je suis percé de douleur, d'autant que je reconnais la grandeur de mon châtement.

Mais parce qu'il y a des gens que les maux tourmentent sans les amender, c'est contre eux que le bienheureux Job ajoute : *Sa Fureur m'a épuisé l'esprit*. Car qu'est-ce que l'esprit de l'homme, sinon un esprit d'orgueil et d'élévation ? Ainsi, les flèches du Seigneur épuisent l'esprit de l'homme, quand les jugements rigoureux de Dieu répriment l'orgueil de notre âme par les châtements dont ils l'affligent. Les flèches du Seigneur épuisent l'esprit de l'homme, quand, le retirant des choses extérieures auxquelles il s'était tout à fait abandonné, elles le font rentrer en lui-même. L'esprit de David avait été heureusement absorbé de cette façon, quand il disait dans un psaume : *Lorsqu'en moi, mon esprit défaille, Toi, Tu connais mes sentiers*. Et dans un autre : *Mon âme refuse toute consolation. Je me souviens de Dieu, et je gémis; je médite, et mon esprit est abattu*.

Ainsi, l'indignation des flèches du Seigneur absorbe l'esprit du juste, quand les Jugements de Dieu guérissent les élus, en les frappant avec rigueur durant qu'ils pèchent, afin que l'âme, étant pénétrée par le châtement, s'amollisse, et que le sang d'une confession salutaire puisse couler par l'ouverture favorable de cette blessure. Et en effet, cette Conduite sévère de Dieu sur ses élus leur fait penser de quelle élévation ils sont déchus et dans quel gouffre ils sont tombés, combien heureux était leur premier état, et dans quelles peines et quelles misères ils se sont précipités; et alors, ils ne gémissent pas seulement dans les maux présents qu'ils souffrent, mais ils craignent encore pour l'avenir le tourment des flammes, dont le Juge sévère des hommes menace tous les pécheurs.

C'est pourquoi Job dit ensuite : *et ses Terreurs m'ont saisi*. Les justes ne se contentant pas de considérer ce qu'ils endurent regardent encore avec frayeur ce qui doit venir ensuite. Ils voient quels sont les maux qu'ils souffrent durant cette vie, et ils appréhendent d'en souffrir de plus grands dans la vie future. Ils gémissent d'être tombés des joies du paradis dans ce lieu de bannissement, d'aveuglement et de misère, et ils craignent que cet exil malheureux ne soit terminé par une mort éternelle. Ainsi, dans leurs maux ils souffrent déjà l'effet de leur juste condamnation; mais la vue de leurs péchés leur fait encore appréhender les menaces du Juge qui doit les juger à la fin du monde. Aussi est-ce ce qui a fait dire à David : *Les traits de ta Colère m'ont pénétré, et j'ai été saisi de la frayeur de tes Jugements*.

Car après que les traits de notre Juge intérieur nous ont percés, la crainte de ses Jugements nous effraye encore, parce que nous souffrons déjà durant cette vie la peine de notre condamnation, et que nous craignons encore pour l'autre vie le châtement de la dernière vengeance.

Que le saint homme Job dise donc ici, à la vue des maux qu'il endure : *Les flèches du Tout-Puissant m'ont percé, sa Fureur m'a épuisé l'esprit*; mais qu'il ajoute en considérant les maux éternels qui sont bien plus grands : *et ses Terreurs m'ont saisi*, comme s'il disait plus clairement : Étant affligé autant que je le suis, je gémissais dans la douleur de mes maux présents, mais ce qui accroît infiniment ma douleur est que, outre mes peines présentes, j'appréhende encore d'éternels supplices.

CHAPITRE III

Comment Job, sous des paroles figurées marque l'attente de la Venue du Sauveur, dans laquelle ont vécu les Juifs et les Gentils; que la manière charnelle dont les Juifs prenaient la loi a éloigné les Gentils de la connaissance du vrai Dieu, avant la Venue de Jésus Christ, qui en a apporté l'intelligence spirituelle; et comment enfin les Juifs fidèles ont fait passer aux Gentils la prédication de la vérité.

Job, après avoir désiré avec passion cette balance mystérieuse dont il a parlé, et considéré les maux dans lesquels la nature humaine s'est précipitée, il décrit ensuite avec cet esprit prophétique, dont, quoique Gentil, il était si abondamment rempli, avec quelle ardeur la gentilité et la Judée souhaitaient l'Avènement du Rédempteur, dans ces paroles : *L'âne sauvage crie-t-il auprès de l'herbe tendre ? Le bœuf mugit-il auprès de son fourrage ?* Que faut-il entendre par *l'âne sauvage* sinon le peuple des Gentils qui, étant né comme hors de l'étable de la discipline et de la loi, a été laissé en pleine liberté dans le champ de ses voluptés ? Et que signifie le bœuf, sinon le peuple juif qui, s'étant soumis au joug des Commandements de Dieu, a, pour ainsi dire, fait passer le soc de la loi par les cœurs de tous ceux qu'il a pu rendre prosélytes.

La vie néanmoins du bienheureux Job nous témoigne qu'il y en avait aussi plusieurs d'entre les Gentils, qui attendaient la Venue du Rédempteur. Et nous apprenons par l'entrée du saint vieillard Siméon dans le temple à la Naissance du Sauveur, avec quelle ardeur les anciens justes du peuple d'Israël souhaitaient la vue du mystère de son Incarnation. C'est pourquoi le Seigneur dit un jour à ses disciples : *Car Je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu.* (Lc 10,24)

Ainsi, *l'herbe de l'âne sauvage* et *le fourrage* du bœuf dont il est question ici signifient l'Incarnation du Médiateur, qui a servi de pâture spirituelle aux Juifs et aux Gentils. Et en effet, comme dit un prophète, *toute chair n'est que de l'herbe fanée*, (Is 40,6) l'Auteur de l'univers a voulu, prenant notre chair, devenir foin, pour empêcher que notre chair ne le fût toujours.

L'âne sauvage a donc trouvé de l'herbe à paître, lorsque le peuple des Gentils a reçu la Grâce de l'Incarnation du Rédempteur, et *le bœuf* a eu son étable pleine de fourrage, quand la loi a montré au peuple juif le Messie, dont ils attendaient la Venue selon la chair, après L'avoir annoncé si longtemps auparavant par ses prophètes. Aussi le Seigneur fut-Il mis dans une étable au moment de sa Naissance, afin de nous signifier que les saints qui, comme de dociles animaux de Dieu, avaient jeûné depuis tant de siècles durant le temps de la loi devaient être repus du fourrage, s'il est permis d'user de ce terme, de sa bienheureuse Incarnation. Ainsi,

Celui-là a rempli une crèche en naissant qui S'est donné depuis Lui-même en viande aux cœurs des hommes, lorsqu'Il a dit : *Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en Moi et Moi en lui.* (Jn 6,54)

Mais parce que les désirs des élus d'entre les Gentils ont été longtemps différés et que les saints d'entre les Hébreux ont longtemps gémi dans l'attente de leur Rédemption, le bienheureux Job, pénétrant dans ces mystères par un esprit prophétique, marque d'une manière merveilleuse le sujet de la douleur de ces deux peuples par ces paroles allégoriques : *L'âne sauvage crie-t-il auprès de l'herbe tendre ? Le bœuf mugit-il auprès de son fourrage ?* Comme si elle disait plus clairement : Le peuple des Gentils gémit, parce que la Grâce de son Rédempteur ne le nourrit pas encore; et la Judée fait retentir ses mugissements, parce que, ayant la loi mais ne possédant pas encore l'Auteur de la loi, elle se tient comme sans manger dans une étable qui est vide.

Comme avant la Venue de notre Sauveur la loi n'était pas entendue ni observée spirituellement, mais d'une manière toute charnelle, l'Écriture ajoute ensuite avec beaucoup de raison : *ou comment pourra-t-on manger ce qui est fade, et qui n'est point assaisonné de sel ?* Dans la loi, le sel de la lettre n'est autre chose que la vertu de l'intelligence qui y est cachée. Il est donc vrai de dire que quiconque est tellement attaché aux observations charnelles de la loi, qu'il ne veut point l'entendre spirituellement, mange d'une viande fade et sans aucun goût. Mais la Vérité S'étant fait connaître a répandu son sel sur cette viande, quand elle a découvert aux Juifs l'excellent goût de l'intelligence qui était cachée dans cette loi, en leur disant : *Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en Moi, car c'est de Moi qu'il a écrit.* (Jn 5,46) Et ailleurs : *Ayez du sel en vous-mêmes et entretenez la paix les uns avec les autres.*

Or parce que, avant la Venue du Médiateur, les Juifs n'observaient la loi que d'une manière charnelle, les Gentils refusaient de se soumettre à un joug si dur. Ainsi, ce peuple ne voulait manger de viande fade; et avant de recevoir l'assaisonnement de l'Esprit, il appréhendait la pénible observation de la loi selon toute la rudesse de son écorce et de sa lettre. Et en effet, qui des Gentils eût pu supporter le commandement de tremper sa main dans le sang de ses enfants par un devoir de religion, ou de punir de mort les simples fautes de paroles ? C'est pourquoi Job ajoute : *Ou goûter ce qui donne la mort ?* Car la loi prise charnellement donnait la mort, puisqu'elle punissait du dernier supplice les fautes de ceux qui manquaient à l'observer. Elle donnait la mort, parce qu'elle faisait connaître le péché par l'imposition du commandement, et qu'elle ne pouvait pas l'effacer, étant sans grâce, selon ce témoignage de saint Paul : *La loi n'a conduit personne à rien de parfait;* et ailleurs : *La loi d'elle-même est sainte, et le commandement est saint et juste et bon.* Et un peu après : *Le péché a fait paraître ce qu'il était, en me donnant la mort, par une chose qui était bonne.* De sorte que les Gentils, étant convertis à Jésus Christ et se sentant pressés par de violents désirs pour Celui qu'ils savaient être signifié par les paroles de la loi, le cherchaient spirituellement parmi tous ces préceptes charnels.

C'est pourquoi Job, empruntant la voix de l'Église sainte, dit ensuite par esprit de prophétie : *Ce qu'auparavant mon âme n'osait pas seulement toucher est maintenant devenu ma nourriture, dans l'état de douleur où je suis réduit.* Car ceux qui s'imaginent que les paroles de Job ne regardent rien que l'histoire se trompent énormément. Et en effet, serait-ce un discours digne de la sainteté d'un homme dont le Seigneur a élevé la vertu par tant de louanges, ou même, serait-ce une vérité que de dire simplement qu'il *ne pouvait manger d'une viande fade ?* Et qui est-ce qui lui avait présenté des viandes empoisonnées, pour

l'obliger à dire ensuite : *Qui peut goûter à ce qui donne la mort ?* Que si nous voulons entendre ces paroles des discours de ses amis, ce qu'il dit ensuite confondra cette pensée : *Ce qu'auparavant mon âme n'osait pas seulement toucher est maintenant devenu ma nourriture, dans l'état de douleur où je suis réduit.* Car à Dieu ne plaise que nous ayons si mauvaise opinion d'un si saint homme que de croire qu'il ait autrefois méprisé les discours de ses amis, lorsqu'il était en prospérité, puisqu'il nous assure lui-même qu'il était humble et doux jusqu'à l'égard de ses valets.

Il faut donc que ses paroles soient toutes mystérieuses, puisque la fin de son histoire nous apprend que le Juge, qui discerne jusqu'aux plus secrets mouvements de notre âme, les honore de son Approbation et de ses Louanges. Outre qu'il n'y a aucune vraisemblance qu'elles se fussent conservées avec tant de vénération durant tant de siècles, et eussent passé jusqu'à la fin du monde, si elles n'eussent contenu, sous un sens spirituel, de très grandes et très importantes vérités.

Puis donc que le bienheureux Job est un des membres de l'Église sainte, qu'il emprunte ici sa divine voix et qu'il dise : *Ce qu'auparavant mon âme n'osait pas seulement toucher est maintenant devenu ma nourriture, dans l'état de douleur où je suis réduit.* Car les Gentils convertis, étant pressés par l'ardeur de la charité, ont été affamés de la viande des anciennes Écritures, qu'ils avaient auparavant méprisées avec tant d'orgueil.

Que si l'on considère un peu plus attentivement ces mêmes paroles, on trouvera qu'elles conviennent aussi aux Juifs. Car il est vrai de dire qu'ils avaient le sel de la connaissance de Dieu et des enseignements de la loi, et qu'ils méprisaient toutes les autres nations comme des bêtes. Lors donc qu'étant instruits des préceptes de la loi, ils ne daignaient pas recevoir en leur société les Gentils, n'étaient-ce pas comme avoir du dégoût pour des viandes fades ? Et en effet, Dieu avait défendu sous peine de mort aux Israélites de contracter une alliance quelconque avec les peuples étrangers, et de souiller la pureté de leur sainte religion par un mélange avec les autres nations. C'est pourquoi il est dit : *que l'on ne goûte point à ce qui donne la mort.* Mais la Judée, ayant été convertie à la foi de Jésus Christ dans ses élus, prit soin de faire annoncer aux infidèles de sa nation par les apôtres la lumière qu'elle avait reçue. Mais cette partie incrédule du peuple juif ayant méprisé avec orgueil la prédication de la vérité, les Juifs fidèles se tournèrent vers les Gentils. D'où vient que les apôtres leur dirent : *Il fallait premièrement vous annoncer la Parole de Dieu, mais puisque vous l'avez refusée et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous adresserons aux Gentils.*

Et partant, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Ce qu'auparavant mon âme n'osait pas seulement toucher est maintenant devenu ma nourriture, dans l'état de douleur où je suis réduit.* Parce que les Juifs, méprisant la vie des Gentils, ont été longtemps sans oser seulement pour ainsi dire, la toucher, tant ils dédaignaient leur alliance. Mais cette partie de la Judée, qui reçut la Grâce du Rédempteur, ayant été rejetée par l'autre qui étaient demeurée dans l'infidélité, et s'étant tournée vers les Gentils en la personne des saints apôtres, pour les convertir, il a été vrai de dire qu'elle a pris dans sa faim une viande qu'auparavant elle méprisait avec dégoût. Car elle était dans l'amertume et dans la douleur lorsqu'elle voyait ceux de sa nation mépriser les paroles du salut qu'elle leur portait, mais elle s'est trouvée pressée de manger des viandes qu'elle avait si longtemps méprisées, quand, ayant été repoussée par la dureté de cœur des Juifs infidèles, elle s'est vue réduite à souhaiter avec ardeur d'attirer à sa société le peuple des Gentils, qu'elle avait rejeté.

Après avoir ainsi expliqué ces paroles du bienheureux Job d'une manière figurée et

allégorique, il faut en tirer maintenant le sens moral.

EXPOSITION DU SENS MORAL

CHAPITRE IV

Que les justes qui, en passant de la crainte à l'amour et à la faim de la nourriture céleste, sont capables de se rendre maîtres de leurs passions ne le sont quelquefois pas de supporter les douleurs du corps pour la vérité, mais qu'en compatissant avec charité aux faiblesses de leur prochain, ils en convertissent plusieurs, et s'élèvent eux-mêmes peu à peu jusqu'à ce haut degré de perfection, non seulement d'endurer le mal, mais même de le désirer pour l'amour de Dieu.

Le saint homme Job, qui souhaitait avec ardeur la Venue du Sauveur du monde sous le nom d'une balance mystérieuse, en s'expliquant par ses propres paroles, nous donne des préceptes de bien vivre. En parlant de lui-même, il nous découvre les choses qui regardent notre salut, et en nous faisant connaître des vérités importantes, il fortifie notre espérance faible et incertaine. Car il est bien vrai que nous vivons déjà dans la foi du Médiateur, mais nous souffrons encore les rudes fléaux dont la divine Justice nous exerce intérieurement pour nous purifier de nos vices et de nos souillures. C'est pourquoi Jacob, après avoir désiré l'examen de cette juste balance, ajoute : *Parce que je suis percé des flèches du Seigneur, dont la Fureur m'a épuisé l'esprit.*

Nous sommes sans cesse percés des traits de la Vengeance divine, et cependant ce que nous craignons de la Colère épouvantable du Juge qui doit venir est infiniment plus terrible et plus dangereux. Et c'est pour cela que Job dit ensuite : *Et les Terreurs du Seigneur m'ont saisi.*

Notre âme doit néanmoins se dépouiller de la crainte de la douleur, et n'être plus possédée que du désir de l'éternelle patrie. Car nous faisons véritablement paraître la noblesse de notre seconde naissance lorsque nous aimons comme notre père Celui que nous craignons auparavant avec un esprit servile comme notre maître. Ce qui fait dire à saint Paul : *Et vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu un esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père !* (Rom 8,15) Il faut donc que l'âme élue se défasse de la crainte, qu'elle s'exerce dans l'amour de la vertu, qu'elle tende au parfait renouvellement de sa dignité, qu'elle tende sans cesse après la vue bienheureuse de son Créateur, et cependant qu'il ne lui est pas encore donné le pouvoir de Le contempler, qu'elle soit dévoré d'une ardente faim dans l'attente de cette viande spirituelle.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *L'âne sauvage crie-t-il auprès de l'herbe tendre ? Le bœuf mugit-il quand il a son étable pleine de foin ?* Qui entendrons-nous par le mot d'âne sauvage, sinon ceux qui, étant en liberté dans le champ de la foi, ne sont engagés aux fonctions d'aucun office et d'aucune charge ? Et que signifie le bœuf, sinon ceux qui dans l'Église sont soumis au joug des ordres sacrés, pour le ministère de la prédication ? Or, l'herbe de l'âne sauvage et le foin du bœuf ne signifient autre chose que la nourriture intérieure du peuple fidèle.

Car il y en a qui sont attachés dans l'Église, ainsi que des bœufs, par les liens de leurs offices et de leurs emplois. Et il y en a d'autres qui, comme des ânes sauvages, ne sont arrêtés dans l'étable d'aucune charge, et vivent en toute liberté dans le champ de leur propre volonté.

Mais quand quelqu'un de ceux qui sont dans le siècle est embrasé du désir de la vue spirituelle de Dieu, quand il désire la nourriture intérieure de la vérité, et que se considérant tout vide et tout affamé dans l'aveuglement et la misère de cet exil, il se repaît, autant qu'il le peut, de l'aliment de ses larmes, c'est comme un âne sauvage qui rugit, ne trouvant point de fourrage.

Un autre souffre de la nécessité où l'engagent les ordres sacrés qu'il a reçus, il ressent la peine qu'il y a dans le travail de la prédication, et il souhaite être vite rassasié par la joie de la contemplation de l'éternité. Mais parce qu'il ne peut pas voir encore la divine Face de son Rédempteur, il gémit comme un bœuf lié dans une étable où il n'y a rien à manger. Et en effet, étant aussi éloignés que nous le sommes de la vraie sagesse, et hors de la vue de ces pâturages célestes pleins d'une verdure éternelle, nous sommes comme des animaux affamés, qui manquent d'herbe pour leur nourriture. Aussi est-ce de cette herbe mystérieuse dont le Sauveur parle lorsqu'Il dit : *Si quelqu'un entre par Moi, il sera sauvé; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages.* (Jn 10,9)

Mais il arrive souvent, et c'est ce qui est bien rude aux amateurs de l'éternité, que l'iniquité des pécheurs s'oppose aux meilleurs desseins des justes, et que quand l'âme aspire aux choses divines par de saints désirs, ses bons mouvements sont combattus par les paroles et les actions des méchants et des insensés du monde, de sorte que cette âme, qui s'était déjà élevée vers le ciel par les élans de sa contemplation, est contrainte de se rabaisser vers la terre, et de se préparer au combat, pour réprimer la folie et les emportements des hommes charnels.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Comment pourra-t-on manger ce qui est fade, et qui n'est point assaisonné de sel ?* Les paroles et les œuvres des pécheurs se présentent à nos esprits avec une douceur apparente, afin de se faire accepter de nous, et pour ainsi dire, avaler par le plaisir que nous y prenons. Mais les élus ne mangent point de viande fade, parce que, jugeant sainement de l'iniquité des actions et des paroles des méchants, ils les rejettent de la bouche de leur cœur. Saint Paul défend cette nourriture fade et insipide aux âmes des fidèles, lorsqu'il leur écrit : *Que votre parole soit toujours accompagnée de grâce, assaisonnée de sel.* (Col 4,6) Les paroles des pécheurs furent aussi trouvées fades dans la bouche du cœur de David, lorsqu'il dit : *Les méchants m'ont conté des fables, mais je n'y ai rien trouvé de pareil à ta loi.*

Ce n'est pas que quelquefois les paroles des gens du monde ne retentissent si fortement à nos oreilles qu'ils excitent dans notre cœur une guerre de tentations. Et quoique notre raison les condamne, et même que notre langue les reprenne, on a souvent beaucoup de peine à vaincre au dedans ce que l'on blâme au dehors. C'est pourquoi il est bien important que ce que notre âme doit rejeter avec vigilance de l'entrée de nos pensées ne vienne pas seulement jusqu'à nos oreilles. Aussi les saints soupirant sans cesse par les élans de leur désirs vers l'éternité s'élèvent dans une vie si sublime que d'entendre seulement parler des choses du monde, ce leur est une rude peine et comme un poids qui les accable, parce que tout ce qui ne parle point de ce qu'ils aiment leur paraît extravagant et insupportable.

Il arrive néanmoins assez souvent que l'âme s'élèvera par d'ardents désirs aux choses sublimes, qu'elle se sera complètement séparée des discours frivoles et impertinents des gens du monde, et que cependant elle ne sera pas encore prête à souffrir tous les tourments de la vie présente pour l'amour de la vérité. Elle brûle déjà d'ardeur pour les biens du ciel, elle méprise déjà sur la terre les folies du monde, et néanmoins elle n'est pas encore assez forte pour soutenir tous les maux et toutes les contradictions qui s'opposent à l'exécution de ses bons desseins.

C'est pourquoi Job ajoute : *Ou qui peut goûter à ce qui donne la mort ?* Il est bien rude de rechercher ce qui cause de la douleur et de suivre ce qui fait perdre la vie. Mais souvent le juste arrive à un si haut degré de vertu que non seulement il règne absolument dans le trône de la raison sur tous ses mouvements intérieurs, mais même qu'en supportant au dehors avec patience les folies des insensés, il en convertit quelques-uns à Dieu. Car il est nécessaire de supporter les infirmités des pécheurs, pour les attirer à la force et à la vertu de la Grâce, puisque nous voyons dans les choses extérieures mêmes qu'un homme ne saurait relever celui qui est tombé, qu'il ne se courbe et ne se penche lui-même par un charitable mouvement de compassion pour le redresser. Or en nous affaiblissant en quelque manière pour compatir à l'infirmité d'autrui, nous acquérons de nouvelles forces contre nos propres faiblesses. Ainsi, l'amour des biens futurs nous met en état de souffrir les maux présents, et d'attendre avec une courageuse patience les douleurs et les tourments de la chair, qu'auparavant nous craignons si fort.

Car les désirs du ciel croissant dans l'âme du juste, elle n'est presque plus capable de les contenir, de sorte que, considérant quelles sont la douceur et la félicité de l'éternelle patrie, elle conçoit dans cette vue un ardent amour pour les amertumes de la vie présente. Ainsi, après le dégoût de cette nourriture fade et insipide, après l'impossibilité de manger de cette viande de mort, l'Écriture dit fort bien : *Ce qu'auparavant mon âme n'osait pas seulement toucher est maintenant devenu ma nourriture, dans l'état de douleur où je suis réduit.* Car quand l'âme du juste qui, ne pensant qu'à elle, dédaignait de prendre soin du mal d'autrui, et qui, refusant de compatir aux infirmités de son prochain, ne pouvait se maintenir contre les choses qui le combattaient, s'avance davantage dans le chemin de la vertu, elle se porte à la tolérance des faiblesses de son prochain, et se fortifie tellement contre les choses qui s'opposent à elles qu'elle arrive jusqu'à cet état de perfection que de souhaiter pour l'amour de la vérité les peines et les douleurs de la vie présente avec autant de courage qu'elle avait auparavant de timidité et de faiblesse pour les fuir et les éviter.

Ainsi elle s'élève en s'abaissant vers son prochain; elle s'étend davantage dans la voie de la vertu, en se retirant vers lui par le motif de sa charité; elle se fortifie par la compassion qu'elle témoigne pour les faiblesses d'autrui, et en se portant avec amour vers son frère, elle reconnaît par cette considération et par cette épreuve avec quelle force elle est capable de s'élever vers son Créateur. Et en effet, la charité, qui humilie l'âme par un mouvement de compassion vers le prochain, le fait ensuite monter bien plus haut sur les ailes de la contemplation. Et lorsque cette charité vient à s'embraser davantage en elle par le feu de ses désirs qui croît sans cesse, elle souhaite avec une ardeur plus empressée et plus violente de passer à la vraie vie de l'esprit, même par les tourments et les douleurs de la chair.

Celui-là donc mange, dans sa misère et dans sa douleur, de ce qu'auparavant il n'eût pas seulement voulu toucher qui, étant à peine capable de contenir la violence de ses désirs, vient à aimer, en vue de la céleste patrie, les douleurs et les peines de ce monde, pour lesquelles il avait eu jusqu'alors tant de crainte et d'aversion. Car si une fois l'âme se porte à Dieu avec toute l'ardeur dont elle est capable, les amertumes de cette vie lui deviendront douces et agréables. Elle trouvera son repos dans l'affliction, elle désirera perdre la vie temporelle pour obtenir une vie plus parfaite, et elle souhaitera mourir à toutes les choses basses et terrestres, pour pouvoir mieux s'élever aux choses divines.

CHAPITRE V

Qu'il faut considérer les afflictions que Dieu nous envoie comme des remèdes pour réprimer dans notre cœur la présomption qui y donne entrée au démon; et que les saints, ayant en vue leurs péchés, n'appréhendent rien tant que les prospérités de la terre, de crainte que la Justice divine ne leur réserve ses châtiments dans l'autre vie.

Mais je n'aurais pas raison de parler ainsi de toute âme juste, ni même du saint homme Job, s'il n'ajoutait ici ces paroles : *Qui fera que l'on m'accorde l'effet de ma demande; que Dieu me donne ce que j'attends, et que Celui qui a commencé achève Lui-même de me briser : qu'Il délie sa Main et qu'Il me retranche, et que j'aie cette consolation, qu'Il ne m'épargne point dans les douleurs dont Il m'afflige ?* Peut-être que Job fait ces demandes par esprit d'obstination et d'arrogance, et qu'il ne paraît souhaiter sa destruction que pour pouvoir accuser plus injurieusement l'Injustice de Celui qui l'afflige de la sorte ? Nullement. Car il fait assez voir, par ces paroles qu'il dit ensuite, par quel esprit il fait ces souhaits. *Et je ne contredirai point les Paroles du Saint.* Il n'y a donc nul sujet de dire que Job murmure contre l'Injustice de Celui qui le frappe de la sorte, puisqu'il l'appelle saint, au plus fort de ses douleurs.

Or il faut savoir que c'est quelquefois le démon qui nous afflige, et quelquefois Dieu. Quand cela vient purement de notre adversaire, nous y succombons, mais quand c'est Dieu qui frappe, nous sommes purifiés de nos vices et fortifiés dans la vertu. David considérait comment Dieu nous brise, lorsqu'il disait dans un psaume : *Tu les gouverneras avec une verge de fer et Tu les briseras comme un pot de terre.* Le Seigneur nous régit et nous brise avec une verge de fer lorsque, nous affligeant extérieurement par une conduite dure et sévère, Il nous rétablit et nous affermit intérieurement. Car plus Il affaiblit et abaisse la force de notre chair, plus Il élève et perfectionne nos désirs spirituels. C'est pourquoi l'affliction dont Dieu nous brise le cœur est comparée à un pot de terre, selon les paroles de saint Paul : *Nous portons ce trésor dans des vases de terre.* (II Cor 4,7) Et puis pour exprimer tout ensemble et cette Destruction et cette Conduite de Dieu, il ajoute : *Et lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Ainsi, le saint homme Job, désirant s'avancer vers son Dieu par les peines et par les fléaux, dit avec un vrai sentiment d'humilité : *Que Celui qui a commencé achève Lui-même de me briser.*

Car il arrive souvent que le Seigneur commence d'opérer en nous la destruction de nos vices, mais que notre esprit, s'enflant d'abord de vanité, comme s'il avait déjà acquis beaucoup de vertus, donne entrée à son ennemi qui, tout animé de rage, pénètre dans les plus secrets replis de notre âme, y détruit toutes les semences du bien qu'il y trouve, et s'empporte avec d'autant plus de fureur dans ce funeste ravage qu'il est enragé d'avoir seulement été chassé de notre âme pour un peu de temps. C'est pourquoi la Vérité même nous marque dans son évangile que l'esprit impur, qui était sorti seul de la maison de notre conscience, y *rentre avec sept autres esprits encore pires*, (Mt 12,45) lorsqu'il la trouve gardée avec négligence.

De crainte donc que l'ancien ennemi ne surprenne le saint homme Job dans le commencement des épreuves dont Dieu l'exerce, et ne détruise sa vertu naissante, il demande dans sa prière : *Que Celui qui a commencé achève Lui-même de me briser*, comme s'il disait plus clairement : *Qu'Il ne cesse point de m'affliger, comme Il a commencé, de peur que s'Il me laissait en repos, mon ennemi ne se jetât sur moi pour me perdre.*

Il ajoute ensuite : *Qu'Il délie sa Main et qu'Il me retranche.* Car il arrive souvent qu'étant enflés par une longue prospérité, nous nous laissons emporter à la vaine gloire. Or,

quand le Seigneur, voyant notre élèvement, ne nous témoigne pas son amour par des châtiments qui seraient nécessaires pour nous corriger, c'est comme s'Il avait la Main liée pour ne point frapper nos vices. Et en effet, n'avait-Il pas la main de sa Bienveillance comme liée lorsqu'Il disait à son peuple pécheur par la bouche d'un prophète : *Dorénavant Je ne me fâcherai plus contre vous*. Et dans un autre : *Mon Zèle s'est retiré de dessus vous ?* Ainsi, il est vrai de dire qu'Il délie sa Main, lorsqu'Il nous donne des effets de son Amour par de favorables châtiments. Et Job dit fort bien : *Qu'Il me retranche*. Car quand l'affliction que Dieu nous envoie, ou quelque violente tentation nous surprennent tout à coup lorsque nous sommes enflés d'une confiance présomptueuse en notre vertu, aussitôt notre esprit, perdant le ruineux appui qui le soutenait, tombe de cette fausse élévation où sa vanité l'avait fait monter, et n'osant plus rien entreprendre de lui-même, recherche dans cet état d'abaissement où son infirmité l'a précipité, la Main secourable de Celui-là seul qui a la Puissance de le relever.

C'est pour cette raison que lorsque les saints sont dans l'incertitude de la Disposition de Dieu envers eux, ils ne craignent rien davantage que l'état de prospérité. Souvent même ils souhaitent être éprouvés, et ils désirent les afflictions et les châtiments, afin que leur âme, qui n'est pas encore capable de se conduire, puisse être instruite par la crainte et par la douleur, de peur qu'une fausse assurance ne l'expose plus dangereusement, dans le chemin de cette vie, aux embûches imprévues de son ennemi, qui la surprennent et la renversent. C'est pourquoi David dit dans un psaume : *Sonde-moi, Seigneur ! Éprouve-moi*, (Ps 26,2) et dans un autre : *Je suis prêt à souffrir toutes sortes d'afflictions*. Et en effet, les saints, reconnaissant bien que les plaies de leur âme ne sont pas exemptes de corruption et d'ordure, se préparent volontairement aux incisions du souverain Médecin, afin que l'abcès de leur iniquité étant ouvert, Il en fasse sortir le pus, qui les eût fait mourir par cette corruption cachée sous une chair qui paraissait saine.

Aussi Job ajoute ensuite : *Et que j'aie cette consolation, qu'Il ne m'épargne point dans les douleurs dont Il m'afflige*. Quand les élus reconnaissent qu'ils ont autrefois péché et que, examinant toute la suite de leur vie, ils voient qu'ils n'en ont point été châtiés par aucune affliction, ils se trouvent dans la terreur et dans l'épouvante; ils sont saisis de frayeur et ils se troublent sans cesse dans la crainte qu'ils ont que la Grâce ne les abandonne pour toujours, puisqu'ils n'ont jusqu'alors rien souffert pour l'expiation de leurs fautes. Ils craignent que Dieu ne diffère durant cette vie les effets de sa Vengeance que pour les leur faire ressentir plus sévèrement dans la vie future; ils souhaitent souffrir les coups d'une correction paternelle, et ils considèrent la douleur des blessures qu'Il leur ferait comme le remède favorable qui seul peut leur procurer une véritable santé.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'il dit : *Que j'aie cette consolation, qu'Il ne m'épargne point dans les douleurs dont Il m'afflige*. Comme si elle disait en termes clairs : Comme je sais qu'Il en épargne en ce monde quelques-uns afin de les punir éternellement dans l'autre, je souhaite qu'Il me frappe et me punisse durant cette vie, afin que, ne m'épargnant pas maintenant, Il m'épargne et me traite favorablement dans l'éternité. Ainsi, l'affliction me console, parce que, connaissant comme je fais la corruption de notre nature, il n'y a que les maux et les douleurs qui puissent me rendre certaine l'espérance de mon salut.

Or il fait bien voir, comme nous l'avons déjà dit, qu'il parle de la sorte par esprit d'humilité, et non de présomption, lorsqu'il ajoute : *Je ne contredirai point les Paroles du Saint*. D'ordinaire les Paroles que Dieu nous adresse ne sont pas des voix et des sons, mais des œuvres et des effets. Car Il nous parle par les choses qu'Il fait pour nous, sans parler. Ainsi le bienheureux Job contredirait les Paroles du Seigneur s'il murmurait et se plaignait

des maux dont Il l'afflige en ce monde. Mais il fait assez voir quel sentiment il a de Dieu qui le frappe, lorsqu'en souffrant les maux qu'il reçoit de Lui, il L'appelle saint.

CHAPITRE VI

Quelle est la force des justes et quelle est celle des réprouvés. Que les cœurs de ces malheureux s'endurcissent avec orgueil contre les Fléaux de Dieu, mais que les cœurs des saints s'y amollissent, reconnaissant avec humilité d'où leur vient toute leur force.

Job ajoute ensuite : *Car quelle est ma force, pour soutenir la violence de ces coups, ou quelle est ma fin, pour m'obliger à souffrir avec patience ?* Il faut remarquer que la force des justes est bien différente de celle des réprouvés. Car la force des justes consiste à vaincre la chair, à contredire sa volonté propre, à mortifier les plaisirs de cette vie, à aimer les amertumes du monde en vue du prix éternel, à mépriser les charmes des prospérités et à se dépouiller complètement de la crainte des maux de la terre.

La force des réprouvés au contraire consiste à aimer toutes les choses passagères, à s'endurcir contre les Fléaux du Créateur, à ne point se laisser détacher de l'amour du monde, même par les adversités, à se porter à la vaine gloire du siècle, même au dépens de sa propre vie, à combattre la vie des bons, non seulement par des paroles et des actions contraires, mais même par des effets et des violences, à mettre son espérance en soi-même et à s'abandonner à l'iniquité suivant toute la pente de ses désirs.

C'est pourquoi l'Écriture d'une part dit aux élus : *Prenez courage et que votre cœur se fortifie, vous tous qui espérez dans le Seigneur*, et de l'autre aux réprouvés : *Malheur à vous qui êtes puissants pour boire beaucoup de vin et qui êtes forts dans l'ivrognerie.*

D'une part, Dieu, parlant par la bouche de Salomon, nous apprend que les saints contemplent sans cesse l'éternel repos, sans jamais se relâcher dans leurs désirs, lorsqu'Il dit : *Voilà le lit de Salomon, que soixante hommes des plus forts et plus vaillants d'Israël entourent sans cesse.* Et d'autre part, David, empruntant la Voix du Sauveur dans sa Passion, contre les réprouvés dit : *Ceux qui sont forts et puissants ont surpris mon âme et se sont jetés impétueusement sur moi.* Mais Isaïe a renfermé ces deux différentes espèces de force dans ces paroles : *Ceux qui se confient au Seigneur changeront de force.* En disant : ils changeront de force, et non pas simplement : ils auront ou acquerront de la force, il marque bien clairement qu'ils se dépouillent d'une certaine espèce de force et qu'ils se revêtent d'une autre.

Et en effet, ne faut-il pas que les réprouvés aient beaucoup de force pour courir avec tant de peines après les objets de leurs convoitises, pour s'exposer si courageusement à tant de périls afin d'obtenir ce qu'ils souhaitent, pour supporter volontairement les ignominies et les injures afin de parvenir au bien qu'ils désirent, pour ne se rebuter par aucune contrariété dans la poursuite de ce qu'ils recherchent, pour s'endurcir aux persécutions et aux disgrâces, et enfin pour souffrir les maux du monde pour l'amour du monde même, et perdre ses joies en les recherchant, sans néanmoins jamais s'en lasser. C'est pourquoi la nature humaine dit par la bouche de Jérémie : *Il m'a enivré d'absinthe.* (Lam 3,5) Car un homme ivre ne connaît pas ce qu'il souffre. Ainsi celui-là est ivre d'absinthe qui, ayant perdu la raison par la passion qui le possède pour les richesses du siècle, ne compte plus pour rien tout ce qu'il souffre pour le monde, et ne connaît pas la grandeur de la peine qu'il endure, parce qu'il se porte avec joie à tout ce qui lui cause plus de fatigue et de travaux.

Le juste, au contraire, est bien aise de ne paraître assez fort pour s'exposer aux périls et aux peines de ce monde pour l'amour du monde : il envisage sa fin, il considère combien

courte et passagère est la vie présente, et il dédaigne travailler à l'extérieur pour une vie dont il a surmonté en son cœur tous les charmes et tous les plaisirs.

Ainsi le bienheureux Job, étant comme accablé des peines de cette vie, dit pour lui et pour tous les justes : *Quelle est ma force pour supporter la violence de ces maux; ou quelle est ma fin pour m'obliger à souffrir avec patience ?* Comme s'il disait plus clairement : Je ne puis supporter les maux du monde pour l'amour du monde, parce que je n'ai plus la force de l'aimer et le désirer. Car lorsque je considère la fin de la vie présente, je ne puis me résoudre à souffrir les travaux de celui dont je méprise tous les avantages.

Et comme les méchants supportent avec d'autant plus de force et de courage tous les maux du monde qu'ils sont plus enflammés du désir de ses voluptés et de ses plaisirs, le saint homme Job exprime encore fort bien cette même force des réprouvés, en disant : *Ma force n'est pas comme celle des pierres, ni ma chair n'est pas d'airain.* Que nous figurent ici les pierres et l'airain sinon les cœurs des personnes insensibles, qui reçoivent souvent des châtements de la Main de Dieu, sans se laisser amollir d'aucune façon aux coups de sa discipline ? Le Seigneur au contraire fait cette promesse aux élus : *Je vous ôterai le cœur de pierre et vous donnerai un cœur de chair.* (Ez 11,19 et 36,26) Saint Paul dit aussi : *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.* (I Cor 13,1) Chacun sait que quand on frappe sur des pierres, elles ne rendent point un son clair, alors que l'airain retentit et forme un son éclatant; mais comme il n'a pas de vie, pas plus que les pierres, il n'a non plus nul sentiment dans le son qu'il rend.

Il y a des personnes qui, comme des pierres, sont tellement dures à toutes les œuvres de piété que quand même ils sont frappés par les épreuves que Dieu leur envoie, ils ne rendent jamais le son d'une confession humble et pénitente. D'autres, semblables à l'airain, rendent à la vérité quelque son par l'humble confession de leurs iniquités passées, mais comme ces voix d'humilité ne partent point du fond d'un cœur véritablement converti, ils ne se souviennent plus de tout ce qu'ils ont promis, dès qu'ils reviennent en prospérité. Les premiers ne répondent point aux fléaux de Dieu, non plus que des pierres, mais les autres, imitant la nature de l'airain, disent à Dieu qui les éprouve ce qu'ils ne sentent point au fond de leur âme. Les premiers ne rendent aucun respect à leur Père, ni aux verges dont Il les châtie, et les autres, Lui promettant ce qu'ils n'exécutent point, Lui parlent et Lui crient sans avoir de vie.

C'est pour cela que le bienheureux Job, ayant en horreur la dureté que les réprouvés font paraître contre les afflictions que Dieu leur envoie, dit : *Ma force n'est pas comme celle des pierres, et ma chair n'est pas d'airain.* Comme s'il disait en termes plus clairs : Je ne veux point ressembler aux réprouvés lorsque Dieu m'afflige, puisque, ni je ne suis aussi dur que les pierres, pour ne rendre aucune voix de confession quand Il me frappe, ni je ne résonne non plus simplement comme de l'airain en lui confessant mes fautes, mais je le fais avec sentiment et par un sincère mouvement de cœur.

Mais parce que la force que font paraître les réprouvés quand Dieu les châtie n'est que faiblesse, et qu'au contraire, la faiblesse que ressentent les élus en recevant des châtements de sa Main est la marque d'une véritable force, le bienheureux Job montre qu'il est véritablement fort par le sain et vigoureux état de son âme, en faisant voir qu'il ne l'est pas par imagination et par frénésie.

Il découvre aussi ensuite d'où lui vient toute cette force, de crainte que, s'il l'attribuait à lui-même, elle ne servît qu'à le précipiter dans la mort. Car il arrive souvent que la vertu que nous possédons ne sert qu'à nous arracher la vie, parce que, en nous inspirant une vaine

confiance en nous-mêmes, elle nous perce le cœur de l'épée de présomption; que sous l'apparence de nous faire vivre en nous redonnant un accroissement de force, elle nous tue en nous élevant, et qu'en nous détachant de l'espoir que nous avons en l'Assistance divine, elle nous pousse dans le précipice par l'espérance trompeuse que nous concevons en nos propres forces.

Mais comme le bienheureux Job a beaucoup de force, sans avoir aucune confiance en lui-même et qu'ainsi il est tout ensemble et fort et faible, il dit ensuite : *Je n'attends point de secours de moi-même*. Il est maintenant visible en qui espère l'âme de ce saint homme affligé, puisqu'il avoue que le secours dont il a besoin ne vient pas de lui. Et après avoir fait connaître que de lui-même il est très faible, il montre encore, pour accroître le mérite de sa force, comment il est abandonné de tous ses amis, en disant : *Mes plus intimes amis se sont aussi éloignés de moi*.

CHAPITRE VII

Que comme l'amour de Dieu engendre l'amour du prochain, aussi l'amour du prochain nourrit et entretient l'amour de Dieu. Que l'adversité où nos amis tombent est l'épreuve de la vérité de l'amour que nous lui portons. Et que les réprouvés, n'étant point d'ordinaire exposés aux Fléaux de Dieu, n'ont nulle compassion et nul amour pour les personnes affligés.

Le saint homme Job, tout méprisé et abandonné qu'il est des hommes, ne laisse pas de présider dans le tribunal intérieur du jugement. Car après avoir dit qu'il était abandonné de tout le monde, il prononce aussitôt cette sentence : *Qui retire sa compassion de son ami, abandonne la crainte de Dieu*. Sous le nom d'*ami*, l'Écriture entend ici tout homme qui non seulement est notre prochain, mais qui a avec nous une liaison d'autant plus fidèle et plus étroite, qu'après avoir été édifié par nos bons exemples, il nous aide ensuite efficacement à obtenir la vie éternelle.

Or y ayant deux préceptes de charité, à savoir l'amour de Dieu et l'amour du prochain, comme celui du prochain est engendré par celui de Dieu, celui de Dieu est nourri et entretenu par celui du prochain. Car quiconque néglige d'aimer Dieu est sans doute incapable d'aimer son prochain, et il fera aussi un plus grand progrès dans l'amour de Dieu si, se reposant dans le sein de cette divine dilection, il a soin de s'y nourrir sans cesse du lait de la charité de son prochain.

Le Seigneur nous apprend que son amour doit engendrer celui du prochain lorsque, avant de nous imposer ce commandement : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, Il dit d'abord : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu*, afin que cette divine charité jetât premièrement ses racines dans la terre de notre cœur, sur lesquelles pussent s'élever ensuite les divers rameaux de la dilection de notre prochain. D'ailleurs, saint Jean nous enseigne que l'amour de Dieu s'échauffe et s'accroît par les flammes de l'amour que nous avons pour nos frères, quand il dit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?* (I Jn 4,20) Or quoique cet amour de Dieu commence d'ordinaire par la crainte, il se change ensuite en une pure et chaste affection, à mesure qu'il croît dans notre âme.

Souvent, pour nous faire voir combien nous sommes éloignés de cette double charité, ou quel progrès nous y avons fait, Dieu, disposant les choses avec une conduite merveilleuse, humilie les uns par les afflictions et les disgrâces et élève les autres par des succès avantageux dans le monde. Et lorsqu'il en abandonne quelques-uns temporellement, Il découvre dans le cœur des autres le mal secret qui y était renfermé. Car il n'arrive que trop souvent que ceux

qui nous adoraient durant notre prospérité sont les premiers à nous persécuter lorsque nous sommes dans la misère. Ainsi, quand on aime quelqu'un durant sa prospérité, il est fort incertain si c'est sa personne que l'on aime, ou bien sa bonne fortune. Mais la chute de cet état de bonheur est la véritable épreuve de la sincérité de notre dilection. C'est pourquoi le Sage dit fort bien : *L'on ne connaît point les amis durant leur bonne fortune; et l'on découvre les ennemis dans le malheur.* La prospérité donc ne nous assure point de nos amis, et l'adversité ne nous cache point nos ennemis; parce que souvent un ennemi, qui demeure caché par le respect qu'il a pour l'élévation de notre fortune, a la hardiesse de se découvrir quand il nous voit dans le malheur.

Ainsi le saint homme Job dit dans le fort de son affliction et de ses douleurs : *Qui retire sa compassion de son ami abandonne la crainte de Dieu,* parce que celui qui méprise son prochain dans son malheur est convaincu de ne l'avoir point véritablement aimé durant sa prospérité. Or comme Dieu frappe quelques-uns des fléaux de sa Justice, non seulement pour corriger ceux qu'Il châtie de la sorte, mais encore pour faire naître des sujets de bonnes œuvres à ceux qu'Il n'afflige pas, quiconque méprise une personne affligée rejette une occasion favorable de s'exercer à la vertu, et s'élève d'autant plus insolemment contre son Auteur qu'il ne reconnaît ni sa Bonté dans l'occasion qu'Il lui présente de faire le bien, ni sa Justice dans le châtement d'autrui.

Il faut aussi remarquer que Job, parlant ici de ce qui lui arrive, nous représente la vie de tous les élus. Et en effet, comme il est un des principaux membres de ce corps mystique, en racontant les maux qu'il souffre, il marque fort bien ceux de ce peuple bien-aimé de Dieu. Il dit donc : *Mes frères ont passé devant moi aussi vite qu'un torrent qui roule avec précipitation dans les vallées.* Les réprouvés qui n'aiment que les choses présentes sont d'ordinaire aussi éloignés des fléaux de Dieu qu'ils doivent l'être un jour de l'héritage éternel, et ils ont un grand mépris pour les justes, que la Sévérité de leur Père céleste afflige en ce monde par un mouvement de miséricorde. Souvent aussi les réprouvés ont la même foi qui nous anime, reçoivent les mêmes sacrements qui nous sanctifient, sont renfermés dans l'unique sein de la même Église, mais ils sont privés des entrailles de compassion et ils ignorent le vertu de la charité qui nous embrase pour Dieu et pour le prochain.

C'est donc avec grande raison qu'ils sont tout à la fois nommés et frères et passants, puisque, naissant avec nous par la foi, du sein de la même Mère, ils ne sont pas néanmoins animés d'un même esprit de charité pour Dieu et pour le prochain. C'est pourquoi ils sont fort bien comparés aux torrents qui passent avec rapidité dans les vallées. Car les torrents tombent des montagnes dans les lieux bas, et comme ils ne sont formés que de l'abondance des pluies de l'hiver, ils se sèchent aux rayons ardents du soleil d'été. Ceux qui, aimant les choses terrestres, abandonnent l'espérance de celles du ciel sont comme des torrents qui tombent avec impétuosité dans les vallées du haut des montagnes; et qui, n'étant enflés que de l'affluence des biens de l'hiver du monde, seront un jour desséchés par l'ardent été du Jugement effroyable de Dieu tout-puissant, parce qu'aussitôt que le soleil de sa rigoureuse Justice commencera à s'enflammer, toute la joie et la félicité des réprouvés se dessècheront et seront réduites en poudre.

Job dit donc avec raison : *qui roule avec précipitation dans les vallées,* parce que cette expression nous représente fort bien la chute précipitée des cœurs charnels vers les choses basses, chute qui n'est arrêtée par aucune difficulté, ni aucun obstacle. Car il n'y a que du travail à monter et que du plaisir à descendre, puisque l'on ne va en haut qu'avec effort et qu'il n'y a qu'à se laisser aller pour se retrouver en bas. Quel travail n'est-ce point que

d'élever un rocher sur le haut d'une montagne, et cependant, il n'y en a point à le laisser retomber, et ce rocher, que l'on a eu tant de peine à faire monter si haut, n'en a aucune à rouler en un instant jusqu'au fond de la vallée où on l'avait pris. Il faut beaucoup de travaux, de soins, et de temps pour préparer la terre et semer le blé, il faut que le soleil et les pluies l'entretiennent et le fassent croître durant plusieurs mois, et cependant une seule étincelle de feu est capable de mettre en cendre toute une moisson, quand elle est sèche et prête à couper. Les bâtiments ne s'élèvent que peu à peu jusqu'à leur comble, mais ils tombent souvent en ruine en un instant par des accidents inopinés. Un grand arbre n'arrive à sa hauteur que par des accroissements insensibles, et toutefois sa tige et ses branches, qui avaient mis tant d'années à croître et à se former, tombent souvent tout à la fois d'un coup de tempête. Parce donc qu'il n'y a que du plaisir et de la facilité à descendre, l'Écriture dit fort bien ici : *Mes frères ont passé devant moi aussi vite qu'un torrent qui roule avec précipitation dans les vallées.*

CHAPITRE VIII

De la courte durée des plaisirs du monde et de la rapidité de cette vie. Que la crainte de perdre des biens temporels nous précipite dans le malheur éternel, et avec quelle épouvante et quel désespoir on perdra au jour de jugement ce qu'on a trop craint de perdre durant cette vie.

Ces paroles peuvent aussi s'expliquer en un autre sens. Car si par les vallées on veut entendre les lieux bas de l'enfer, il sera vrai de dire que les réprouvés roulent avec rapidité dans les vallées comme les torrents, puisqu'ils ne sauraient demeurer longtemps en cette vie, quoiqu'ils y soient attachés par les liens de tous leurs désirs. Et en effet, tous les jours de leur vie sont autant de démarches qui les conduisent vers leur fin. Ils souhaitent qu'un temps succède à un autre, et comme celui qui est arrivé ne peut s'arrêter, ils perdent autant de jours de leur vie que Dieu en accorde à leurs désirs. Ceux-là donc roulent avec précipitation dans les vallées qui, souhaitant jouir longtemps de leurs voluptés, tombent en un instant au fond des enfers. Car comme un temps qui finit, quelque durée qu'il ait eu, ne peut pas être appelé long, ces misérables ne connaissent que trop, au temps de la mort, combien court a été le temps de leur vie, des moments de laquelle ils n'ont joui qu'en les perdant l'un après l'autre.

C'est pour cela que Salomon dit avec raison : *Si donc un homme vit beaucoup d'années, qu'il se réjouisse pendant toutes ces années, et qu'il pense aux jours de ténèbres qui seront nombreux; tout ce qui arrivera est vanité.* Et en effet, quand l'âme insensée est tombée dans ces maux qui n'ont point de fin, alors en souffrant leur éternelle durée, elle reconnaît trop tard le néant de tout ce qui n'était que temporel et que passager.

Il faut aussi remarquer qu'il y a beaucoup de gens qui voudraient bien mener une bonne vie, mais parce qu'il se rencontre dans ce monde des choses qui forment des obstacles à la faiblesse de leurs esprits, la crainte qu'ils ont des maux de la terre fait qu'ils ne craignent pas de blesser la Rectitude de la Raison souveraine. D'où vient que Job dit ensuite : *Ceux qui craignent la gelée seront couverts de neige.* La gelée se forme en bas et la neige tombe d'en haut. Ainsi, il arrive très souvent que pour trop craindre les maux temporels, on se précipite dans une damnation éternelle. Le prophète a voulu parler de ces personnes timides lorsqu'il dit dans un psaume : *Ils ont craint là où il n'y avait nul sujet de craindre.*

Quelqu'un peut-être voudrait bien défendre la vérité avec courage, mais hésitant dans cette résolution, il appréhende l'indignation des grands du monde, et ainsi, craignant sur la

terre les hommes au préjudice de la vérité, il s'engage malheureusement aux châtements que cette même vérité lui prépare du haut du ciel. Un autre, reconnaissant l'énormité de ses péchés, aurait désir de donner dès à présent son bien aux pauvres, mais il appréhende d'en avoir encore besoin. Et il arrive que pour conserver avec tant de crainte de quoi vivre, il laisse mourir son âme en la privant des aliments de miséricorde, et que, ayant peur de tomber dans la nécessité sur la terre, il s'exclut de recevoir avec abondance les biens du ciel, qui l'eussent à jamais rassasié. C'est donc avec beaucoup de raison que le bienheureux Job dit ici : *Ceux qui craignent la gelée seront couverts de neige*. Parce que ceux qui appréhendent ici-bas des choses qui ne sont dignes que de mépris souffriront de la part du ciel des maux éternels, qui seuls méritent qu'on les appréhende. Et comme ils n'osent passer par-dessus de faux biens, qu'ils pouvaient aisément fouler aux pieds, ils s'exposent au rigoureux Jugement de Dieu, qu'ils ne pourront supporter.

Mais quand, même en agissant de la sorte, ils obtiendraient la gloire et les biens du monde, que deviendront-ils au temps où Dieu les rappellera de dessus de la terre, puisque, à ce moment, ils abandonneront tout à la fois avec épouvante ce qu'ils auront conservé durant leur vie avec tant de crainte ? C'est pourquoi il est dit ensuite : *Ils périront au temps où ils seront dissipés*. Parce que ceux qui s'établissent en ce monde par les soins qu'ils prennent pour les choses de la vie présente trouveront leur dissipation et leur ruine quand ils les perdront, et après s'être déjà intérieurement perdus par la négligence dans laquelle ils ont vécu pour les biens du ciel, ils périront même à l'extérieur.

Job ajoute encore en parlant d'eux : Et quand ils commenceront à s'échauffer, ils seront ôtés de leur place. Le pécheur sera ôté de sa place quand il commencera à s'échauffer, parce que, quand étant prêt à subir la rigueur de son dernier jugement il commencera à brûler du feu de la crainte à la vue de la peine qui le menace, il sera séparé de tous les plaisirs de la chair auxquels il avait eu tant d'attache. C'est pour cela qu'un prophète dit : *La peine ne servira qu'à donner de l'intelligence à l'ouïe*. Car les méchants n'auront l'intelligence des choses de l'éternité que quand ils seront punis sans retour pour l'abus qu'ils ont fait des biens temporels. C'est alors que l'âme s'échauffera, qu'elle s'embrasera du feu d'une infructueuse pénitence, qu'elle craindra d'être entraînée au dernier supplice, pendant qu'elle tient toujours à la vie présente par son affection et ses désirs. Mais elle est ôtée de sa place, parce qu'étant contrainte d'abandonner à jamais tous les plaisirs de la chair, toute sa dureté se fond au feu des tourments auxquels elle est appliquée pour toute une éternité.

CHAPITRE IX

Comment ceux qui veulent se corriger de leurs vices, sans travailler à acquérir les vertus contraires, retombent à la première tentation dans ces mêmes vices qu'ils avaient déjà vaincus.

Après avoir remarqué ce que les réprouvés souffrent au moment de leur sortie de ce monde, voyons maintenant une partie des peines et des embarras auxquels ils sont exposés durant qu'ils vivent en toute liberté sur la terre. L'Écriture dit : *Ils s'entrelacent les pieds dans leurs démarches*. Les choses qui sont entrelacées rentrent l'une dans l'autre. Ainsi, il y a des personnes qui font dessein de s'opposer de toutes leurs forces aux charmes trompeurs du vice, mais au moment de la tentation, ils ne se maintiennent pas dans leurs bons desseins.

Il y en a par exemple qui, après avoir vécu longtemps dans l'orgueil et la vanité, viennent à considérer l'excellence des récompenses promises aux humbles, de sorte que, s'élevant par un généreux efforts au-dessus d'eux-mêmes et se dépouillant de cette présomption orgueilleuse qui les enflait, ils forment une résolution de manifester à l'avenir de l'humilité dans toutes les injures qu'on pourra leur faire. Cependant, à la moindre parole qu'on leur dit pour les offenser, ils se laissent aussitôt emporter aux mouvements de leur orgueil ordinaire, et redeviennent aussi superbes que s'ils n'avaient jamais eu dessein de suivre les sentiments de l'humilité.

Un autre qui sera brûlé d'avarice, et ne pensera qu'à amasser tous les jours de nouveaux trésors, considérant avec quelle rapidité toutes choses passent, se résout de ne plus rien désirer, et même d'user avec une grande modération de ce qu'il possède. Mais si des choses qui lui plaisent viennent se présenter devant ses yeux, la cupidité se réveille aussitôt dans son âme, il ne peut plus se contenir dans le désir qui le presse de les avoir, il recherche avec ardeur les moyens de les obtenir, et oubliant complètement la résolution qu'il avait formée de se contenter de ce qu'il possède, il s'inquiète et se tourmente plus que jamais par de nouveaux désirs de s'enrichir.

Un autre, qui s'abandonne depuis longtemps aux ordures de l'impureté, faisant réflexion sur l'excellente vertu de chasteté et de continence, et considérant combien il est honteux de se laisser vaincre par sa propre chair, se résout de réprimer le débordement de ses voluptés et se prépare à résister de toutes ses forces à la tyrannie de ses mauvaises habitudes; mais aussitôt qu'une beauté paraît à ses yeux ou que l'image s'en représente à sa mémoire, il se trouve tellement ébranlé par cette tentation imprévue que toutes ses bonnes dispositions s'en vont en fumée. De sorte que celui qui s'était armé du bouclier d'une sainte résolution contre les mouvements d'impudicité tombe tout d'un coup percé de ses traits et se laisse vaincre par ce vice infâme avec autant de lâcheté que s'il ne s'était nullement préparé à le combattre avec les armes de ses bons desseins.

Un autre, qui sera dévoré des flammes de la colère, et sujet à s'emporter sans aucune retenue en des injures et des outrages contre son prochain, venant à penser, lorsqu'il ne se présente aucune occasion de s'aigrir, combien est excellente la vertu de la douceur, et quel est le prix de la patience, se prépare à agir dorénavant avec modération dans toutes ses rencontres. Mais s'il naît le moindre sujet de s'émouvoir, son cœur s'échauffe et il s'emporte aussitôt avec fureur aux injures et aux outrages, de sorte que, bien loin de se souvenir de ses belles résolutions de retenue et de patience, il ne se reconnaît pas seulement lui-même ni tout ce qu'il dit. Et lorsqu'il a pleinement satisfait sa passion pleine de fureur, il redevient tout tranquille, comme s'il prenait son repos après quelque louable exercice; et s'il rentre dans le silence, ce n'est pas que la vertu de la patience retienne sa langue, mais seulement qu'ayant entièrement lâché la bride à l'emportement de sa colère, il ne lui reste plus d'injures qu'il puisse vomir. Ainsi, c'est bien tard, et ce n'est qu'à peine qu'il ferme la bouche; semblable à ces chevaux fiers et fougueux qui, étant tout couverts d'écume dans l'impétuosité de leur course, sont plutôt arrêtés par les bornes de la carrière que par la main de celui qui les a poussés.

C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici en parlant des réprouvés : *Ils s'entrelacent les pieds dans leurs démarches*. Parce que, après avoir formé de bonnes résolutions, ils se rembarassent de nouveau dans leur train de vie ordinaire. Ainsi, l'on peut dire qu'ils marchent en avant, en se portant au bien par de saints désirs, mais que par un funeste circuit, ils reviennent bientôt à eux, en ne s'éloignant jamais tout à fait du mal. Car ils

veulent bien être humbles, pourvu que ce soit sans souffrir aucun mépris. Ils veulent bien se contenter de ce qu'ils ont, pourvu qu'ils n'endurent point de nécessité. Ils veulent bien être chastes, pourvu qu'ils ne soient point obligés d'en venir aux macérations de leur chair. Ils veulent bien être patients pourvu qu'ils ne reçoivent point d'injures, de sorte que, voulant acquérir toutes les vertus, sans qu'il leur en coûte aucune peine, c'est la même chose que s'ils prétendaient jouir de la gloire du triomphe dans une ville, sans soutenir les efforts de la guerre en pleine campagne.

CHAPITRE X

Que les vices étant liés l'un à l'autre, on n'en saurait parfaitement surmonter un qu'on ne les surmonte tous. Comment un péché en attire un autre. Et que la tentation commence toujours à nous attirer au mal par quelque apparence de raison.

Ces paroles néanmoins : *Ils s'entrelacent les pieds en marchant*, peuvent encore s'entendre d'une autre manière. Car il y a souvent des personnes qui, s'armant courageusement contre certains vices, négligent d'en combattre d'autres; de sorte qu'il arrive qu'en ne résistant pas à quelques-uns, ils s'attirent de nouveau sur les bras ceux même qu'ils avaient déjà surmontés. Ainsi, il y en a qui, après avoir affranchi leurs corps des souillures de l'impudicité, ne se mettent point en peine de purifier leur âme de celle de l'avarice. Et pendant qu'ils s'abandonnent à la cupidité des biens de ce monde et à des actions toute terrestres pour en amasser, ils tombent à la première occasion qui se présente dans le vice d'impudicité, qu'ils semblent avoir tout à fait vaincu.

Un autre aura surmonté les feux d'avarice, mais demeurera encore asservi à l'impureté, de sorte qu'étant obligé de faire de grandes dépenses pour assouvir cette honteuse passion, il se trouvera à nouveau assujéti à la tyrannie de l'avarice, qu'il croyait avoir tout à fait vaincu.

Un autre aura réprimé les rébellions de l'impatience, mais ne se sera pas encore mis au-dessus de la vaine gloire, et ainsi, recherchant les honneurs du monde, il trouve souvent sur son chemin tant d'oppositions et tant d'embarras, qu'il retombe de nouveau dans les pièges de l'impatience et de la colère; et qu'étant provoqué par les aiguillons de l'ambition à se défendre contre ce qui s'oppose à ses poursuites, il se laisse vaincre à cette passion inquiète et turbulente, qu'il pensait avoir tout à fait vaincue.

Un autre aura déjà surmonté la vaine gloire du monde, mais ne sera pas encore venu à bout de l'impatience, de sorte qu'ayant voulu épouvanter par ses menaces ceux qui s'opposaient à lui, et rougissant de ne pouvoir en venir aux actes, il rentre de nouveau sous le joug de la vaine gloire, et lorsqu'il pensait avec joie en être parfaitement délivré, il se trouve réduit encore une fois sous sa tyrannie par les fougues de l'impatience.

Ainsi les vices s'entraident toujours les uns les autres pour retenir par de mutuels efforts celui qui les fuit; ils font rentrer cet esclave fugitif sous les lois de leur tyrannie, et ils se le livrent mutuellement l'un l'autre, pour se venger de ce qu'il avait voulu les abandonner. Il est donc vrai de dire que les réprouvés *s'entrelacent les pieds en marchant*, puisque, encore qu'ils lèvent, pour ainsi dire, un de leurs pieds lorsqu'ils ont vaincu quelque vice, un autre vice néanmoins régnant toujours dans leur cœur, ils s'y empêtrent et s'y embarrassent de nouveau, quoiqu'ils parussent l'avoir surmonté.

Il arrive aussi quelquefois que les pieds des réprouvés s'embarrassent de telle sorte dans leurs démarches qu'une faute en attire une autre. Car souvent le crime du vol est suivi de

celui de le nier, et souvent le parjure met le comble malheureux à cette dénégation criminelle. Souvent, on commet toutes sortes de péchés avec impudence et présomption, et souvent, ce qui est le dernier excès où le pécheur puisse arriver, on tire vanité du péché même qu'on a commis. D'ordinaire, c'est de la vertu que naît l'orgueil, et cependant il arrive quelquefois que le fou s'enfle de vanité lorsqu'il a péché. Ainsi ajouter faute sur faute, n'est-ce pas comme s'entrelacer et s'embarrasser les pieds dans ses démarches ?

C'est pourquoi Isaïe, s'adressant à une âme corrompue, comme s'il parlait à la Judée, dit : *Elle sera le repaire des dragons et la pâture des autruches, et les démons viendront au-devant des onocentaures; et les satyres s'entrecrieront l'un à l'autre.* (Is 34,13) Que peut-on entendre par *les dragons*, sinon la malice, et par *les autruches*, sinon la dissimulation ? Car l'autruche a l'apparence de pouvoir voler, mais elle n'en a pas l'effet; de même que l'hypocrisie qui porte aux yeux du monde une trompeuse image de sainteté, et cependant n'en a nullement les actions. Ainsi, le dragon couche dans une âme corrompue, et l'autruche s'y repaît, parce que la malice prend soin de se cacher avec industrie et la bonté dissimulée se présente aux yeux.

Or, par les *onocentaures*, qui sont des monstres moitié ânes et moitié hommes, les impudiques et les présomptueux nous sont figurés. Car le mot grec *onos* signifie âne, et cet animal est la figure de la luxure, selon ces paroles d'un autre prophète : *Leur chair ressemble à celle des ânes.* D'ailleurs le mot de taureaux nous figure l'enflure de l'orgueil, comme dit le Seigneur en parlant par la bouche de David des Juifs superbes : *Les taureaux gras m'ont environné.* Ceux-là sont donc véritablement des monstres moitié ânes et moitié hommes, qui, s'abandonnant aux vices impurs, tirent vanité de ce qui devrait les humilier, et qui, étant asservis aux voluptés de leur chair, sont tellement dépouillés de toute pudeur et de toute honte que non seulement ils ne sont plus touchés d'aucune douleur pour le bien qu'ils ont perdu, mais se réjouissent même dans les œuvres de confusion et d'iniquité.

Les démons viennent trouver les *onocentaures*, parce qu'ils paraissent être fort zélés pour le service de ceux qui mettent leur joie dans des choses qui devraient leur être des sujets de larmes. Et c'est ce qui est marqué par ces autres paroles : *Et les satyres s'entrecrieront l'un à l'autre.* Car que signifient les satyres qui sont velus, sinon ces monstres que les Grecs appellent *pans*, et les Latins *incubes*, et qui, ayant par en haut la forme d'hommes, finissent par celle des bêtes ? Ainsi, l'âpreté du péché est figurée par ces satyres velus, puisque, encore que le péché commence d'ordinaire par quelque chose qui nous paraît raisonnable, il tend néanmoins toujours à des mouvements brutaux et éloignés de la raison, de sorte que la figure d'homme finit en bête, lorsque le péché, qui a un commencement raisonnable, nous précipite en des actions entièrement opposées à la raison.

Car il arrive souvent que le plaisir du manger serve à la gourmandise et à la crapule, en paraissant ne servir qu'à satisfaire les besoins de la nature, et qu'en remplissant le ventre, il imprime en nous des sentiments d'impudicité. Or ces satyres s'entrecrient l'un à l'autre, lorsqu'un péché commis nous criant comme par la voix de nos pensées, en attire un autre. Par exemple, la gourmandise nous crie : Si tu ne fortifies ton corps en mangeant beaucoup, tu ne sera propre à aucun travail. Et après qu'elle a inspiré de cette manière à l'esprit le désir de satisfaire la chair, elle lui suggère aussitôt des sentiments déshonnêtes en lui disant : Si Dieu n'avait pas voulu que les hommes s'adonnassent à ces actions naturelles, Il n'eût pas formé leur corps comme Il les a faits. Et ainsi le démon, nous ayant persuadés le vice par des raisons imaginaires, précipite l'âme dans toutes sortes d'impudicités. Que si on la reprend dans son

vice, elle a d'abord recours au mensonge et à la dissimulation, et s'imagine n'être plus coupable lorsqu'elle peut se défendre par les armes de la fausseté.

L'on peut dire donc que *les satyres s'entrecrient l'un à l'autre*, quand un premier péché nous engage ensuite dans un autre sous le prétexte de quelque raison apparente. Et comme les péchés les plus âpres et les plus durs tyrannisent ensuite cette âme, ce sont comme des faunes et des satyres qui, s'y étant assemblés, la dominent d'un commun accord. Et ainsi, les réprouvés s'empêtrent et s'embarrassent de plus en plus dans leurs démarches, lorsque les péchés qui s'attirent et se succèdent l'un l'autre, captivent tous les jours l'âme corrompue par de nouveaux nœuds et de nouvelles chaînes.

CHAPITRE XI

Que l'âme est quelquefois aveuglée avant de s'abandonner au péché et que quelquefois elle ne l'est que par une longue habitude dans le vice. Que c'est perdre vainement toutes ses peines que de ne travailler que pour le monde.

Mais il faut prendre garde que quelquefois c'est l'œil de l'esprit qui est le premier obscurci et qu'ensuite l'âme ainsi aveuglée s'en va errante par ses désirs pour les choses extérieures, de sorte qu'elle ne sait plus où on la mène, et qu'elle se soumet volontairement à toutes les satisfactions de sa chair. Quelquefois aussi ce sont les désirs charnels qui s'émeuvent les premiers et ce n'est qu'après un long usage de mauvaises actions qu'ils aveuglent l'œil de l'esprit. Et en effet, l'on voit souvent le bien que l'on devrait faire, et cependant on ne s'oppose pas avec fermeté et courage au péché, de sorte que l'âme est comme vaincue contre son gré, lorsque, jugeant sainement de ses devoirs, elle n'a pas la force de résister aux délectations criminelles qui lui sont suggérées par sa chair corrompue.

Cette première vérité, à savoir qu'avant que notre âme soit asservie aux travaux du monde par le dérèglement de ses désirs charnels, ses yeux spirituels sont aveuglés, nous est marquée dans l'histoire de Samson, qui, ayant été pris par les Philistins qui lui crevèrent les yeux, fut mis à tourner la meule.



Car les démons, après nous avoir intérieurement arraché les yeux de la contemplation, nous exposent extérieurement à mille circuits et mille peines.

Et l'autre vérité, à savoir que souvent l'âme n'est pas privée de sa vue et de ses lumières, après même qu'elle a cessé de bien vivre, nous est figurée dans le prophète Jérémie, lorsqu'en racontant la captivité du roi Sédécias, il nous découvre l'ordre de sa captivité intérieure par ces paroles : *Le roi de Babylone fit égorger à Ribla les fils de Sédécias en sa présence; le roi de Babylone fit aussi égorger tous les grands de Juda. Puis il fit crever les yeux à Sédécias.* (Jer 39,7) Le roi de Babylone nous figure l'ancien ennemi de l'homme, ce prince de trouble et de confusion, qui commence par égorger nos propres enfants devant nos yeux, lorsqu'il fait mourir en nous les bonnes œuvres, de sorte que tout captifs que nous sommes, nous connaissons notre perte avec beaucoup de douleur. Car il arrive souvent qu'après qu'une âme a été établie dans une vie sainte, elle se laisse si parfaitement vaincre aux charmes des plaisirs sensuels, que quelque affection qu'elle conserve pour le bien qu'elle avait fait, elle ne laisse pas de le perdre malheureusement, et que quoiqu'elle considère avec regret le dommage qu'elle souffre, elle n'a pas néanmoins le cœur de lever le bras de la vertu contre le roi de Babylone qui la tyrannise. Cependant lorsqu'en voyant fort bien ces choses, elle ne laisse pas de s'emporter jusqu'au péché, elle en vient quelquefois, par une longue habitude dans le mal, jusqu'à perdre la lumière même de la raison. C'est pour cela que l'histoire sainte nous apprend que le roi de Babylone, après avoir fait tuer les enfants de Sédécias, lui fit aussi crever les yeux. Parce que les démons, nous ayant d'abord ôté l'usage des bonnes œuvres, nous arrachent ensuite la lumière de l'intelligence. Or ce roi infortuné souffre ces mauvais traitements en *Ribla*, qui signifie *multitude*. Et il arrive d'ordinaire que celui-là perd la lumière de la raison qui par un long usage d'iniquité s'est chargé d'un grand nombre de péchés.

Mais en quelque manière que se forme le péché dans les réprouvés, et quelles que soient les occasions qui le font naître, il est toujours vrai de dire que leurs pieds sont empêtrés et embarrassés dans leurs démarches, puisque, ayant le cœur possédé de mille cupidités, ou ils ne se portent jamais au bien, ou si quelquefois ils s'y portent, c'est avec des désirs si faibles que l'on peut dire que les pas qu'ils font pour s'avancer dans cette voie ne sont jamais bien libres ni bien formés. Car ces misérables ou ne commencent point d'y entrer, ou, s'y trouvant las dès qu'ils y sont entrés, ils n'arrivent jamais jusqu'à la fin. D'où vient qu'étant ainsi fatigués dès le commencement de leur course, ils retournent aussitôt à l'amour des choses du monde, ils quittent toutes leurs bonnes intentions pour s'abandonner aux voluptés de la chair, ils ne pensent qu'à ce qui est passager et ils ne s'appliquent à rien de solide et de permanent.

C'est pourquoi l'Écriture dit ensuite : *Ils marcheront en vain et ils périront.* Ceux-là marchent bien en vain, qui ne remportent aucun fruit de tous leurs travaux. Ainsi, l'un emploie toutes ses sueurs pour acquérir les honneurs du monde, l'autre brûle du désir d'amasser du bien, l'autre ne respire que les louanges et les applaudissements des hommes, mais comme on est contraint d'abandonner en mourant tous ces faux biens, il est vrai de dire que l'on perd vainement tous ses travaux lorsque l'on n'en porte aucun fruit en la Présence du souverain Juge. Cependant, il était ordonné dans l'ancienne loi *de ne pas paraître vide devant Dieu.* Or celui qui n'a nulle prévoyance pour s'amasser un fonds de bonnes œuvres qui puissent lui faire obtenir la vie éternelle paraît sans doute tout vide aux Yeux de son Créateur. Aussi est-ce pour cela que David dit en parlant des justes : *Ils viendront avec allégresse, portant leurs gerbes avec eux.* (Ps 126,6) Car ceux-là viennent avec leurs gerbes subir l'examen du jugement, qui sont chargés de bonnes œuvres qui leur méritent la vie éternelle.

C'est encore pour cette même raison que David dit dans un autre psaume, parlant de chacun des élus : *qui n'a point reçu son âme en vain*. Parce que celui-là a reçu son âme en vain qui, ne pensant qu'aux choses présentes, ne fait nulle attention à l'éternité qui doit les suivre. Celui-là a reçu son âme en vain qui, négligeant le soin de son âme, lui préfère celui de sa chair. Mais les justes ne reçoivent pas leur âme en vain, parce qu'ils prennent un soin continu de rapporter à l'avantage de l'âme toutes leurs actions corporelles, en sorte que, encore que l'action passe, la cause et le mérite de l'action demeure, pour leur obtenir les récompenses de la vie future après cette vie. Mais les réprouvés négligent ce soin et, marchant en vain, ils fuient la vie pendant qu'ils la suivent, et ils la perdent lorsqu'ils la trouvent.

CHAPITRE XII

Que l'on est quelquefois attiré de nouveau en certains péchés, dont l'on croyait être délivré, par d'autres vices cachés qu'on n'a pas eu assez de soin de détruire. Et quelle modération on doit garder dans l'amour de ses parents, afin qu'ils ne puissent nous détourner de celui que l'on doit à Dieu en premier lieu.

Le vrai moyen d'éviter le mauvais exemple des réprouvés est de considérer leur fin dernière. C'est pourquoi Job ajoute ensuite par manière d'exhortation : *Considérez les voies de Théman et les chemins de Saba : et attendez tant soit peu*. Théman signifie le vent de midi, et Saba un filet. Que nous marque donc ici le vent de midi, qui nous rend tout lâches et nonchalants, sinon une vie molle et relâchée, et que veut dire ce filet, sinon l'engagement des actions ? Et en effet, ceux dont le cœur n'aspire qu'aux choses terrestres, et qui ne marchent point vers Dieu d'un pas assuré ne font que serrer et êtreindre davantage leurs liens par leur efforts désordonnés, et en s'engageant dans les actions d'une vie molle et dissolue, ils s'enveloppent les pieds en de très dangereux filets.

Car comme j'ai dit ci-devant qu'il y avait des personnes qui étaient entraînés dans leurs anciens péchés par des vices grossiers, qu'ils n'avaient pas eu le soin de vaincre parfaitement, de même il y en a d'autres qui sont aussi attirés aux péchés qu'ils avaient quittés par certains vices plus cachés, et qui se couvrent d'un prétexte louable et honnête.

Ainsi l'on en voit plusieurs qui ne désirent plus le bien d'autrui, qui commencent même à goûter les douceurs de la paix intérieure, qui se séparent des troubles et des contestations du monde, qui sont altérés de la science des divines Écritures, et qui aspirent avec ardeur à la contemplation des choses divines. Cependant, parce qu'ils n'abandonnent pas avec une entière liberté d'esprit la sollicitude des choses temporelles, en prenant un soin qui peut être légitime, de leurs affaires domestiques, ils retombent insensiblement dans l'embarras des dissensions et des discordes, qui ne sont point légitimes. Ils veulent conserver avec trop d'exactitudes les possessions de la terre et ils perdent le repos désirable du cœur qu'ils cherchaient. Ils défendent avec des prévoyances immodérées les biens fugitifs et ils laissent dissiper malheureusement le germe de la Parole divine, qui s'était heureusement formé dans leur âme. C'est ce que la Vérité même nous a marqué dans son évangile, puisque les épines étouffent la semence qui commençait à se lever, lorsque les soins importuns des choses de la terre chassent de l'esprit la Parole divine qui y avait été semée par le saint Esprit. Ceux-là donc sont pris comme dans des filets, et font des démarches bien chancelantes et bien peu fermes, qui, n'abandonnant pas parfaitement le monde, s'empressent et s'embarrassent d'autant plus qu'ils s'efforcent à s'avancer.

Il y en a aussi plusieurs, qui, bien loin de souhaiter le bien d'autrui, ont même abandonné tout ce qu'ils avaient sur la terre, qui ont un saint mépris pour eux-mêmes, qui ne recherchent plus la gloire ni les honneurs de ce monde, qui se sont entièrement éloignés de toutes les actions du siècle, et qui ont foulé aux pieds tous les charmes des prospérités, dont la fortune se servait pour les attirer; mais parce qu'ils sont encore liés par les nœuds d'une parenté de chair et de sang, pendant qu'ils se laissent aller, avec trop peu de précaution, à une tendresse naturelle pour leurs parents, ils retombent souvent par les mouvements d'une affection toute humaine dans les choses qu'ils avaient déjà surmontées par un généreux mépris. Ils aiment leurs proches avec trop d'attache et ils sont misérablement tirés hors d'eux-mêmes et séparés de Celui qui, étant le véritable Père de leur cœur, devrait aussi être l'unique objet de leur amour.

Et en effet, nous en voyons quelquefois qui ne désirent plus rien pour eux dans ce monde, qui ont abandonné le siècle et par leurs actions et par leur profession, mais qui, néanmoins, se laissant emporter à une passion désordonnée pour leur maison et pour leur parents, vont paraître encore devant les juges séculiers, s'occupent à des contestations et à des procès pour des biens terrestres, y perdent l'heureuse liberté de la paix intérieure, et se rengagent dans les soins du monde, dont ils s'étaient entièrement débarrassés. Ces personnes ne marchent-elles pas en effet comme dans des filets, puisque, après s'être dégagées des liens du siècle par la vie sainte et parfaite où elles avaient commencé d'entrer, elles se laissent de nouveau attirer au monde par l'amour déréglé qu'elles ont pour une maison et une parenté qui ne tient que de la terre ?

Mais comme ceux qui s'avancent d'un pas ferme et assuré et avec un soin infatigable vers la récompense éternelle qui nous est promise se méprisent eux-mêmes pour l'amour qu'ils portent à Dieu, aussi ils Lui sacrifient volontairement toutes les choses qui leur paraissent être des obstacles et des empêchements d'aller à Lui. Et parce qu'ils se sentent obligés de servir et d'assister tous ceux qu'ils peuvent pour l'amour de Lui, aussi ils refusent à leurs parents, pour ce même amour, les services particuliers qui pourraient les engager dans les embarras du monde. Et c'est pour cela qu'un certain homme, ayant dit à Jésus Christ : *Permetts-moi, avant que je Te suive, d'aller ensevelir mon père,*(Lc 9,59) la Vérité même lui répondit : *Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, mais pour toi, va et enseigne le règne de Dieu.* Sur quoi il faut remarquer que le Seigneur, n'ayant pas permis à ce disciple qu'Il avait choisi d'aller ensevelir ses parents, Il a voulu nous apprendre qu'on ne doit rendre à ses proches, par une affection toute charnelle, ces derniers devoirs, lesquels son amour nous oblige de rendre même aux étrangers.

C'est encore pour cette même raison que Jésus Christ dit ailleurs : *Si quelqu'un vient à Moi et ne hait pas son père et sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs et de plus encore sa propre vie, il ne peut être mon disciple.*(Lc 14,26) Or, le Seigneur, en joignant ici à la haine de nos parents celle de notre propre vie, nous donne assez à entendre que nous devons nous haïr nous-mêmes, afin qu'en les enlevant avec nous vers le ciel, et préférant le bien du salut à leur amitié toute charnelle, nous apprenions à assaisonner l'affection que nous leur portons d'un si juste tempérament que nous puissions et les aimer d'une manière raisonnable et spirituelle et les haïr pour leur bien et pour leur salut; en sorte que cette haine sainte naisse de l'amour et qu'elle nous porte ensuite à les aimer plus véritablement et plus purement.

C'est encore ce qui fait dire à Moïse : *Quiconque dira à son père et à sa mère : je ne vous connais point, et à ses frères : je ne sais qui vous êtes, et ceux qui méconnaîtront leurs*

enfants, ceux-là garderont mes Paroles et ma Promesse et observeront mes Jugements. Et en effet, celui-là désire connaître Dieu plus particulièrement qui, par l'amour qu'il Lui porte, s'efforce de méconnaître ceux qu'il a connus selon la chair. Car on perd beaucoup de la connaissance de Dieu lorsqu'on la partage avec celle des créatures. L'on doit donc se détacher de ses alliés et de ses proches si l'on veut être véritablement uni au Père commun de tous les hommes, afin d'avoir pour ceux que l'on néglige ainsi généreusement pour l'amour de Dieu, une affection d'autant plus solide que l'on considère moins en eux les sentiments passagers d'une alliance toute charnelle.

Il est bien vrai que nous sommes obligés de rendre plus d'assistances et plus de services à ceux à qui la nature nous a joints plus étroitement, à l'exemple de la flamme qui se communique plutôt aux choses qui lui sont plus voisines, mais il faut aussi considérer qu'elle brûle premièrement la matière où elle prend sa naissance. Il est bien vrai, dis-je, qu'il faut reconnaître le lien de la nature et de l'alliance charnelle, mais il faut l'ignorer dès lors qu'il retarde ou qu'il arrête la course spirituelle de notre âme, de telle sorte qu'étant, d'une part, toute embrasée des désirs du ciel, et de l'autre, ne méprisant point ceux qui lui sont joints par des liens bas et terrestres, elle règle avec tant de justesse tous les mouvements de son cœur qu'elle surpasse infiniment toutes ces tendresses humaines, par un amour plus relevé qu'elle doit concevoir pour les biens qui sont éternels.

Il faut donc bien prendre garde de ne pas nous laisser tellement aller à la complaisance de la chair qu'elle soit capable de détourner la course de notre cœur de son droit chemin, ou de ralentir la chaleur de l'amour divin, ou de rabaisser par sa pesanteur l'esprit qui s'élève aux choses du ciel. Ainsi, l'on doit compatir aux besoins et aux nécessités des personnes qui nous sont proches, mais avec un tel tempérament que cette compassion ne puisse pas émousser la pointe de nos saintes intentions, et que notre cœur, étant touché de ce sentiment d'affection et de tendresse, ne soit pas pour cela détourné de ses bons desseins. Car les saints ne laissent pas d'aimer leurs proches pour les servir et assister dans leurs besoins, mais ils surmontent en leurs cœurs cette tendresse de la chair par l'amour des choses spirituelles, en la tempérant avec une si sage direction qu'elle est incapable de les détourner le moins du monde du droit chemin qu'ils ont entrepris.

C'est ce que nous signifient admirablement ces vaches, dont il est parlé dans l'Ancien Testament, qui, étant chargées de l'arche de Dieu, marchaient vers les montagnes avec une ardeur également inflexible, selon ces paroles de l'Écriture : *Ils prirent deux vaches qui allaitaient et les attelèrent au char, et ils enfermèrent les petits dans la maison. Ils mirent sur le char l'arche du Seigneur.* (I Sam 6,12) Et un peu après : *Les vaches prirent directement le chemin de Beth-Schémesch; elles suivirent toujours la même route en mugissant, et elles ne se détournèrent, ni à droite ni à gauche.* On voit ici que les veaux ayant été renfermés, les vaches qui conduisaient l'arche du Seigneur marchent et mugissent, qu'elles poussent des cris du fond des entrailles, et cependant elles ne se détournent nullement de leur chemin. Elles ressentent bien en leurs cœurs des mouvements d'amour et de tendresse pour leurs petits veaux, mais elles ne tournent pas pour cela la tête en arrière.

C'est ainsi que doivent marcher ceux qui, étant soumis au joug sacré de la loi de Dieu portent, pour ainsi dire, l'arche du Seigneur par la science divine dont ils sont remplis, mais de telle sorte qu'en compatissant aux besoins de leurs parents ils ne se détournent jamais du droit chemin de la vertu qu'ils ont entrepris. Car *Beth-Schémesch* signifie *la maison du soleil*. Ainsi, aller vers Beth-Schémesch en portant l'arche du Seigneur n'est autre chose que s'avancer sans cesse par la science spirituelle vers la demeure de l'éternelle lumière. Mais

nous allons véritablement à Beth-Schémesch lorsque, marchant par le droit chemin de la piété, nous ne nous détournons point dans les sentiers égarés qui sont à droite et à gauche, par un excès d'affection pour nos proches et pour nos enfants. Car quoique cette affection et cette tendresse doivent toucher notre cœur, elle ne doit pas néanmoins le détourner de son vrai objet, et comme il serait trop dur s'il était entièrement insensible, aussi serait-il trop mou si, dès le moment qu'il est touché, il se relâchait.

CHAPITRE XIII

Que la vue des péchés d'autrui est plus capable de nous corriger que celle de nos péchés propres; et que la considération de la courte durée de cette vie doit nous obliger à vivre tous les jours comme si nous étions près de mourir.

Je prends plaisir à cette occasion à regarder le bienheureux Job, qui, ayant soumis son cœur au joug de la crainte du Seigneur, portait l'arche de la science divine avec une conduite si sage et si modérée. Il mugit, pour ainsi dire, après avoir perdu ses veaux, lorsque, ayant appris la mort de tous ses enfants, il se prosterna contre terre, la tête rasée; mais en mugissant, il marche toujours par le droit chemin, parce que, au lieu de pousser des imprécations impies, il n'ouvre la bouche que pour louer Dieu, disant : *Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a ôté. Il en est arrivé comme il Lui a plu; que son saint Nom soit béni.* Mais comme les âmes imprudentes ignorent cette conduite, elles retombent avec d'autant plus d'égarement dans les voies du monde qu'elles ont voulu marcher avec moins de retenue et de vigilance dans celles de Dieu.

C'est pourquoi c'est avec beaucoup de raison que le saint homme Job, après avoir parlé *des voies de Théman*, fait mention *des chemins de Saba*, parce que ceux qui ont été affaiblis par la chaleur du vent de midi tombent ensuite infailliblement dans les pièges et les filets du péché. Ainsi, en décrivant les actions des méchants, il nous avertit d'y faire une sérieuse réflexion, parce qu'en voyant le mal dans autrui, nous le condamnons plus facilement, tandis que nous sommes portés à l'aimer quand nous le faisons nous-mêmes, et que souvent, ce que nous ne trouvons point à reprendre dans nos actions nous paraît blâmable et honteux dans celles des autres.

Ainsi l'âme, considérant les péchés d'autrui, rentre en elle-même et a honte de pratiquer ce qu'elle condamne. Car les mauvais exemples des autres sont comme des miroirs fidèles, qui nous donnent de l'horreur pour la laideur des vices qu'ils nous représentent, et font concevoir à notre âme une salutaire aversion pour les actions de notre vie qui leur sont semblables. Job dit donc : *Considérez les voies de Théman et les chemins de Saba.* Comme s'il disait plus clairement : Faites une soigneuse réflexion sur le malheur du relâchement des pécheurs et vous concevrez une plus ferme espérance des biens du ciel, si vous considérez des yeux du cœur le mal qui doit vous déplaire dans la vie des autres.

Puis Job ajoute fort bien : *Et attendez tant soit peu.* Car il n'arrive que trop souvent qu'en aimant cette vie courte et passagère, comme si elle devait durer bien longtemps, l'âme s'affaiblit dans l'espérance de l'éternité, et que, se plaisant dans les biens présents, elle se trouve enfin obscurcie du brouillard épais d'un funeste désespoir. Mais pendant qu'elle considère comme bien longue la durée de cette vie, elle vient tout à coup à la perdre et elle trouve en même temps les maux éternels qu'il ne lui est plus possible d'éviter. C'est pour cela que le Sage dit : *Malheur à ceux qui ont perdu patience.* Ceux-là perdent patience qui, en se figurant une longue demeure parmi ces choses visibles, perdent l'espérance des invisibles, de qui

l'âme est tout appliquée aux biens présents lorsque cette vie vient à finir, et qui sont tout d'un coup entraînés dans des supplices éternels, lorsque, étant déçues par de fausses présomptions, ils s'imaginent que ce malheur n'arriverait jamais, ou du moins dans fort longtemps.

C'est pour cette même raison que la Vérité dit dans l'évangile : *Veillez, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure*, (Mt 25,13) et que l'Apôtre écrit aux fidèles : *Le jour du Seigneur doit venir comme le larron qui vient durant la nuit*. (I Th 5,2) Car comme l'approche du jour de la mort n'est point connue, c'est pour cela qu'elle est comparée à un larron qui va dérober la nuit. Ce jour, qui s'avance à chaque moment, doit être craint, puisqu'il nous est impossible de pénétrer dans l'avenir. C'est pourquoi les saints, considérant sans cesse la courte durée de cette vie, vivent tous les jours comme s'ils étaient près de mourir, et se préparent d'autant plus sérieusement aux biens permanents et éternels qu'ils jugent mieux du néant des biens passagers par la considération de leur propre fin. Aussi David, ayant vu la rapidité avec laquelle s'écoule la vie des pécheurs, dit dans un psaume : *Attendez encore un peu et le méchant ne sera plus*. Et dans un autre : *La vie de l'homme passe comme l'herbe*. Isaïe dit aussi : *Toute chair n'est que comme l'herbe sèche, et toute sa gloire comme une fleur des champs*. (Is 40,6) Et saint Jacques, reprenant les esprits présomptueux, dit dans son épître : *Qu'est-ce que notre vie sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps et puis disparaît ?* (Jac 4,14)

C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici : *Attendez un peu*, parce que, comme ce qui suit, n'étant plus borné, est immense, de même tout ce qui finit est très peu de chose. Et en effet, nous ne devons pas trouver fort long ce qui, par le cours de sa durée, tend continuellement à ne plus être, et dont les moments qui composent cette durée ne se succèdent les uns aux autres que pour la faire finir.

EXPOSITION DU SENS ALLÉGORIQUE

CHAPITRE XIV

Qu'une des principales peines des damnés sera la vue des maux qu'ils ont tâché de faire aux élus, et de la félicité qu'ils ont perdue, et à laquelle les élus seront élevés.

Après que le bienheureux Job a ainsi parlé avec mépris de la courte durée de la vie présente, il s'élève ensuite contre les méchants, dans la personne de tous les élus, et dit : *Ils sont confus, parce que j'ai espéré*. Quand les réprouvés font du mal aux bons, s'il arrive qu'ils affaiblissent dans leurs cœurs la fermeté de leur espérance, ils se réjouissent aussitôt que leur séduction ait eu son effet. Car ils considèrent comme un très grand avantage la propagation de leur iniquité et de leurs erreurs, et ils sont ravis d'avoir des compagnons dans leur perte et dans leur malheur. Mais quand l'espérance intérieure des élus vient à s'affermir de plus en plus, et que les maux qu'ils endurent à l'extérieur ne sont pas capables d'abaisser leur cœur vers la terre, alors les esprits des méchants se trouvent confus, parce que, voyant que les traits de leur persécution ne peuvent pénétrer jusqu'à l'âme de ceux qu'ils affligent, ils ont honte que leur cruauté ait si peu d'effet.

Ainsi le saint homme Job, représentant en sa personne l'Église universelle qui demeure toujours constante au plus fort de ses gémissements et de sa douleur, qui, parmi les persécutions qu'elle souffre de la part des réprouvés, ne cesse point de désirer avec une ardeur infatigable les joies de la récompense céleste, et qui, en mourant, reprend une vie nouvelle,

dit ici : *Ils sont confus, parce que j'ai espéré.* Comme s'il disait clairement : Les réprouvés ne pouvant amollir la fermeté de ma constance par l'effet de leurs plus violentes persécutions, ils sont couverts de confusion de voir qu'ils perdent inutilement toute la peine et le fruit de leur cruauté.

C'est pourquoi, considérant d'une part le bonheur de la rétribution future, comme s'il était déjà présent, et de l'autre la punition effroyable qui est préparée aux réprouvés dans le Jugement dernier, il ajoute : *Ils sont aussi venus jusqu'à moi, et ont été couverts de honte.* Car les réprouvés parviendront au jour du Jugement jusqu'à l'Église, en ce qu'ils seront conduits à la vue de sa gloire et de son triomphe, mais ce ne sera que pour accroître les peines de leur condamnation par la connaissance du bonheur dont ils sont exclus, et qu'ils ont perdu. Ce sera alors que la honte confondra tous les pécheurs par le témoignage que leur conscience portera contre eux en la Présence du souverain Juge. Alors ils verront intérieurement ce Juge terrible, et ils souffriront au-dedans eux-mêmes un cruel accusateur. Alors tous leurs péchés seront étalés devant leurs yeux, et leur âme sera brûlée du feu secret de sa douleur, qui sera beaucoup plus cuisant que ceux de l'enfer.

Et c'est de ces malheureux dont parle un prophète quand il dit : *Seigneur, étends sur eux ta Droite afin qu'ils ne puissent voir : Qu'ils voient et qu'ils soient couverts de confusion.* Car l'iniquité des réprouvés leur obscurcit tellement l'esprit durant cette vie, qu'ils ne voient point les malheurs qui doivent les suivre, mais un jour la connaissance de leurs crimes les éclairera, de sorte qu'ils découvriront visiblement le bonheur qu'ils auront perdu. Maintenant, ou ils négligent de connaître les biens éternels, ou ils les méprisent quand ils les connaissent : mais un jour ils les verront, et ils souhaiteront les posséder, lorsqu'il ne sera plus possible de les obtenir.

CHAPITRE XV

Qu'en ce monde, les élus craignent Dieu durant leur prospérité, mais que les réprouvés n'appréhendent sa Colère que lorsqu'Il est sur le point de les châtier; et que l'Église catholique ne tire point d'instruction des hérétiques.

Ces paroles de Job peuvent aussi s'appliquer fort bien à ses amis qui s'efforçaient de lui abattre l'esprit par leurs dures répréhensions. Ainsi, il leur dit : *Ils ont été confus, parce que j'ai espéré,* c'est-à-dire, en s'efforçant de me jeter dans le désespoir par leurs invectives, ils se trouvent eux-mêmes confondus par l'impertinence et la témérité de leur conduite. *Ils sont aussi venus jusqu'à moi et ont été couverts de honte.* Comme s'il disait : Lorsque, voyant mon corps tout couvert d'ulcères, et qu'ignorant la constance de mon âme, ils ont osé m'accuser de péché et d'injustice, ils ne sont pas venus jusqu'à moi. Mais quand, me chargeant de piquants reproches, ils ont reconnu la fermeté de mon âme au milieu de tant de douleurs, alors parvenant, pour ainsi dire, jusqu'à moi, ils ont rougi et se sont trouvés confus. Car ils viennent véritablement jusqu'à moi, lorsqu'ils reconnaissent la disposition intérieure de mon cœur, et c'est là où ils sont en effet couverts de honte, voyant que tous ces maux extérieurs n'ont pas été capables d'ébranler mon âme.

Il y a des personnes qui ne craignent Dieu que quand ils sont épouvantés par quelque malheur, ou qu'ils souffrent eux-mêmes, ou qu'ils voient tomber sur les autres. La prospérité les élève dans l'insolence, et l'adversité trouble et abat leur faiblesse. Et c'est dans ce nombre que Job met ici ses amis, lorsqu'il les reprend en leur disant : *Vous êtes maintenant venus, et dès que vous voyez mes plaies, vous craignez.* Comme s'il leur disait plus clairement : J'ai

redouté la Colère de mon Dieu, quand, me trouvant élevé dans une pleine prospérité, je ne ressentais point la pesanteur de ses Fléaux, mais quant à vous, comme vous ne craignez pas Dieu par un vrai motif d'amour, vous n'appréhendez que ses Coups et ses Châtiments.

Vous ai-je dit : apportez-moi quelque chose, et donnez-moi de votre bien, ou délivrez-moi de la main de mon ennemi, et tirez-moi des mains des hommes forts et vaillants ? Si on rapporte ces paroles à l'Église sainte, comme nous avons déjà montré que les amis de Job figuraient les hérétiques, c'est avec beaucoup de raison que le saint homme Job dit ici qu'il n'a nul besoin de leur assistance et de leurs biens. Car les hérétiques n'ont point d'autres biens que la science de la chair, qui, les soutenant pour leur malheur, ne les fait paraître riches qu'en paroles. Or la sainte Église ne cherche point cette science charnelle, parce qu'elle s'élève infiniment au-dessus, par celle de l'Esprit dont elle est remplie.

Ce n'est pas que les hérétiques, en soutenant des erreurs contre la vraie foi, ne disent souvent des choses assez subtiles et recherchées sur les tentations dont notre ancien ennemi nous combat sans cesse. Car ils font quelquefois paraître par de louables opérations qu'ils ont encore quelques membres sains, parce qu'étant blessé dans la foi, ce n'est souvent que par la tête que l'ancien serpent les mord et les tient comme entre ses dents. Mais l'Église sainte ne veut rien apprendre d'eux sur le sujet des tentations, parce qu'en disant quelques vérités touchant la morale, ils conduisent toujours à la fausseté des dogmes de la vraie foi. Et c'est pour cela que Job leur dit : *Vous ai-je dit : apportez-moi quelque chose, et donnez-moi de votre bien, ou délivrez-moi de la main de mon ennemi, et tirez-moi des mains des forts et des puissants ?* Il appelle la force de Satan : *la main de l'ennemi*. Et la puissance des malins esprits : *la main des forts et des puissants*. Et il les nomme forts et puissants, parce que, ayant été créés sans la faiblesse de la chair, rien ne retarde et n'affaiblit la vigueur et l'iniquité de leurs efforts.

Quant aux paroles suivantes : *Instruisez-moi et je me tairai, et si j'ai ignoré quelque chose, enseignez-la-moi*, il est incertain si elles ont rapport aux précédentes : *Vous ai-je dit : apportez-moi etc.*, ou bien si elles ont un sens séparé, comme si Job disait à ses amis par manière de réprimande : *Instruisez-moi et je me tairai, et si j'ai ignoré quelque chose, enseignez-la-moi*. Elles conviennent néanmoins fort bien à l'un et à l'autre de ces deux sens et ne sont contraires à aucun des deux.

Mais après avoir parcouru en peu de mots les sens allégoriques de ces paroles, il reste maintenant à y rechercher le sens moral.

EXPOSITION DU SENS MORAL

CHAPITRE XVI

Quelle est l'élévation d'esprit des saints au milieu de l'affliction et de la misère; quel mépris ils ont pour les maux du monde, et avec quelle liberté et hardiesse ils s'opposent aux puissances de la terre pour la défense de la vérité. Exemples de l'ancien et du nouveau Testament sur ce sujet.

Le bienheureux Job avait souffert la perte de ses biens et de ses enfants, et, ayant été livré entre les mains du démon, il souffrait les douleurs cuisantes d'une infinité de plaies dont son corps était couvert, mais, embrassant avec amour la sage Folie de Dieu, il foulait aux pieds avec mépris la folle sagesse du monde. Ainsi, aux yeux des riches du siècle, il paraissait

pauvre, aux yeux des puissants, il paraissait opprimé, et aux yeux des sages, il paraissait fou. Et en cet état il dit trois choses, à savoir que tout pauvre qu'il était, il ne désirait point le bien des riches, que quelque opprimé qu'il fût, il ne demandait aucun secours contre les puissants de la terre, et qu'encore qu'il parût insensé, il ne recherchait point les lumières de la science charnelle. Car ce saint homme, s'élevant en esprit au-dessus de lui-même, n'était ni incommodé dans la pauvreté, ni abattu dans l'oppression, ni touché d'admiration et d'estime pour la sagesse charnelle, dans cet état de folie où il s'était réduit volontairement.

C'est pour cela que saint Paul, tout pauvre et persécuté qu'il était, s'écrie avec confiance : *Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité; dans la détresse, mais non dans le désespoir; persécutés, mais non abandonnés; abattus, mais non perdus.* (II Cor 4,8) C'est pour cela que voulant marquer la sagesse de cette sainte folie, il dit ailleurs : *Il a choisi les choses folles selon le monde pour confondre les sages.* (I Cor 1,27) Et dans la même épître : *Si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir vraiment sage.* Et c'est pour cela que, voulant faire connaître aux fidèles la gloire de la persécution et les richesses de la pauvreté volontaire, il leur écrit : *Nous sommes regardés comme toujours prêts à mourir, et nous vivons néanmoins; comme des gens châtiés de Dieu, mais Il ne souffre pas qu'on nous tue; comme tristes, et nous sommes toujours dans la joie; comme pauvres, et nous nous enrichissons plusieurs; comme n'ayant rien, et nous possédons toutes choses.* (II Cor 6,10)

C'est une chose admirable que d'élever les yeux de l'âme pour voir intérieurement l'état sublime des élus de Dieu, lors même qu'ils sont à l'extérieur dans l'oppression et dans la douleur. Car toutes les choses les plus élevées du monde paraissent viles et basses à leur vue intérieure. Et, étant ravis au-dessus d'eux-mêmes, ils portent leur pensée au plus haut des cieux, de sorte qu'ils regardent tout ce que l'on souffre dans cette vie, comme des choses fort au-dessous d'eux, infiniment éloignées, et qui leur sont étrangères, et sortant comme hors de leur propre chair, ils ignorent presque les maux qu'ils endurent. Tout ce qu'il y a de plus éminent dans ce monde ne paraît nullement haut à leurs yeux, et étant comme au sommet d'une montagne très élevée, ils regardent avec mépris toutes les folles joies de la terre.

Ils passent au-dessus d'eux-mêmes par la sublimité de leur vol spirituel et ils considèrent tout ce que la gloire du monde élève le plus à l'extérieur comme leur étant intérieurement soumis. Et c'est pour cela qu'ils n'épargnent aucune des puissances de la terre, quand il est question de soutenir la vérité, et qu'ils s'opposent par la force et l'autorité de l'esprit divin à ceux qui paraissent dans une plus haute élévation selon le monde.

C'est ce qui fit que Moïse, en sortant de son désert, s'adressa avec tant d'autorité et de hardiesse au roi d'Égypte, et lui dit : *Ainsi parle le Seigneur, le Dieu des Hébreux : Jusqu'à quand refuseras-tu de t'humilier devant Moi ? Laisse aller mon peuple, afin qu'il Me serve.* Et comme Pharaon, vaincu par tant de prodiges que Dieu fit en faveur de son peuple élu, lui eut répondu : *Allez, offrez des sacrifices à votre Dieu dans le pays,* Moïse, croissant en autorité et en hardiesse, lui répliqua : *Il n'est point convenable de faire ainsi; car nous offririons au Seigneur, notre Dieu, des sacrifices qui sont en abomination aux Égyptiens.*

C'est pour cela que le prophète Nathan, ayant été trouver David après son péché, lui proposa premièrement la parabole d'un crime semblable au sien, puis, le prenant par ses propres paroles et par le jugement qu'il rendit lui-même, il ajouta : *Tu es celui qui a commis ce péché.*

C'est pour cela que cet homme de Dieu dont il est parlé dans l'Écriture dans le livre des Rois, ayant été envoyé en Samarie pour la destruction de l'idolâtrie, s'adresse sans craindre la puissance royale, ni le danger de mort, à Jéroboam, qui répandait de l'encens sur l'autel des faux dieux, et s'écria d'une voix hardie et intrépide : *Autel, autel, écoute ce qu'a dit le Seigneur ton Dieu : Voici, il naîtra un fils à la maison de David; son nom sera Josias; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux.* (I Roi 13,2)

C'est pour cela que quand le superbe Achab, si fort adonné au culte abominable des idoles, voulut s'ingérer de reprendre Élie en lui disant : *Est-ce donc toi qui trouble tout Israël ?* Élie réprima aussitôt la folie de ce roi superbe, en le reprenant lui-même avec autorité et hardiesse par ces paroles : *Je n'ai point troublé Israël, mais c'est toi-même et la maison de ton père qui l'avez troublé, et qui, ayant abandonné les Commandements du Seigneur, avez suivi les Baals.*

C'est pour cela qu'Élisée, imitant la sainte élévation de son maître, confondit le roi Joram, fils d'Achab, qui venait avec Josaphat de commettre une indigne perfidie contre Dieu, en lui disant : *Pourquoi vous adressez-vous à moi ? Allez aux prophètes de votre père et de votre mère. Vive le Dieu des armées, devant Lequel je suis; si je ne portais respect à la présence de Josaphat, roi de Juda, je n'eusse pas seulement pensé à te regarder.* (II Roi 3,14)

C'est pour cela que ce même prophète fit demeurer devant la porte de sa maison Naaman, qui venait le trouver avec un grand équipage de chevaux et de chariot, et que, ne daignant pas aller au-devant de celui qui brillait par l'éclat de ses richesses et la magnificence de ses habits, il ne voulut même pas lui ouvrir sa porte, mais envoya simplement lui dire par un autre qu'il allât se laver sept fois dans le Jourdain. D'où vient que Naaman dit, en s'en allant tout en colère : *Je pensais qu'il viendrait au-devant de moi et que, se tenant debout, il invoquerait le Nom de son Dieu.*

C'est pour cela que saint Pierre, ayant reçu défense de la part des prêtres et des principaux des Juifs, après avoir été maltraité même par eux, de ne plus parler au Nom de Jésus, répondit aussitôt avec hardiesse et autorité : *Jugez vous-mêmes s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu.* (Ac 4,20)

C'est pour cela que saint Paul, ayant reçu un soufflet pendant que le prince des prêtres résistait à la vérité, dit hardiment, non pour se venger avec colère par des injures et des malédictions, mais par la vertu de l'esprit de prophétie, dont il était plein : *Dieu te châtiara, muraille blanchie : tu es assis pour me juger selon la loi, et tu me fais frapper contre la loi.* (Ac 23,3)

C'est pour cela que saint Étienne ne craignit point d'opposer la liberté de ses paroles à la violence de ses persécuteurs, lors même qu'il était près d'être entraîné à la mort, en leur disant : *Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d'oreilles ! vous vous opposez toujours au saint Esprit. Ce que vos pères ont été, vous l'êtes aussi.* (Ac 7,51)

CHAPITRE XVII

Que les saints font bien voir par d'autres actions et d'autres paroles pleines d'humilité, que le courage qu'ils témoignent devant les puissances de la terre ne vient pas de présomption, mais uniquement du zèle qui les anime pour la défense de la vérité.

Or les saints font bien voir eux-mêmes, par d'autres actions et d'autres paroles dans lesquelles ils marquent assez leur humilité et la charité sincère, qu'ils conservent toujours pour ceux qui les persécutent, que ce n'est pas par esprit de présomption, mais par le seul zèle de la vérité qu'ils parlent de manière si haute et si libre. Car comme l'orgueil engendre la haine, de même l'humilité engendre l'amour; de sorte qu'il arrive que les paroles fortes et enflammées que la chaleur de cet amour produit quelquefois ne laissent pas de sortir de l'humilité. Et en effet, quelle vraisemblance y a-t-il que saint Étienne eût repris les Juifs par un esprit d'orgueil et d'emportement, puisque lors même qu'ils se portent à de plus grands excès contre lui et qu'ils le lapident, il prie à genoux pour eux, en disant à Dieu : *Seigneur, ne leur impute pas ce péché ?* (Ac 7,60)

Comment saint Paul eût-il été animé d'un esprit d'orgueil et de haine contre le prêtre et le prince de sa nation, lorsqu'il le reprit si fortement, puisque nous le voyons ailleurs se soumettre avec tant d'humilité au service de ses disciples, quand il dit : *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; c'est Jésus Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus.*

Comment saint Pierre aurait-il résisté par esprit d'orgueil aux princes des prêtres, puisque, ayant compassion pour leur erreur, il tâche d'excuser leur faute, en disant aux Juifs : *Je sais que vous avez agi par ignorance, ainsi que vos chefs. Mais Dieu a accompli de la sorte ce qu'Il avait annoncé d'avance par la bouche de tous ses prophètes, que son Christ devait souffrir.* Et il les invite ensuite amoureusement à la vie, en ajoutant : *Faites donc pénitence et convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés.*

Comment Élisée aurait-il refusé par orgueil de voir Naaman, puisqu'à une autre occasion il ne se laissa pas seulement voir, mais même toucher à une simple femme, selon ces paroles de l'Écriture : *Cette femme fut arrivée auprès de l'homme de Dieu sur la montagne, elle embrassa ses pieds. Guéhazi s'approcha pour la repousser. Mais l'homme de Dieu dit : Laisse-la, car son âme est dans l'amertume.*

Comment Élie aurait-il repris avec orgueil le superbe roi Achab, puisque ce prophète courait avec tant d'humilité devant son chariot, selon ces paroles de l'Écriture : *Élie se ceignit les reins et courut devant Achab.* (I Roi 18,46)

Comment cet autre homme de Dieu, dont nous avons parlé ci-devant, aurait-il méprisé avec orgueil la présence de Jéroboam, puisqu'il eut la charité de guérir la main de ce roi, que la Justice de Dieu avait desséchée ? Car voici ce qu'en dit l'Écriture : *Lorsque le roi entendit la parole que l'homme de Dieu avait criée contre l'autel de Béthel, il avança la main de dessus l'autel, en disant : Saisissez-le ! Et la main que Jéroboam avait étendue contre lui devint sèche.* (I Roi 13,4) Et un peu après : *L'homme de Dieu implora le Seigneur, et le roi put retirer sa main, qui fut comme auparavant.* Et en effet, comme l'orgueil ne saurait produire aucune vertu, les actions qui suivirent la réprimande de l'homme de Dieu marqueront visiblement de quel principe venaient ses paroles.

Comment Nathan eût-il été poussé d'un esprit d'orgueil lorsqu'il alla reprendre David, puisqu'il commença par se prosterner contre terre dès qu'il le vit. Car voici comment l'Écriture en parle : *On vint dire au roi : Le prophète Nathan est là. Et aussitôt qu'il fut entré en la présence du roi, il se prosterna contre terre.* (I Roi 1,24)

Comment Moïse, résistant avec hardiesse au roi d'Égypte, l'eût-il traité de la sorte par mépris, lui qui, parlant si familièrement à Dieu, s'humilia avec tant de respect devant son beau-père Jéthro, qui vint le joindre dans le désert, et qui déféra avec tant de soumission à son conseil, qu'après les entretiens secrets qu'il avait eu avec Dieu, il ne laissa pas de recevoir comme une chose très avantageuse les avis qui lui étaient donnés par un homme ? Et ainsi nous apprenons de certaines actions des saints comment il faut prendre les autres, que nous lisons qu'ils ont faites.

Car c'est ni l'orgueil qui fait quelquefois parler les saints avec cette généreuse liberté, ni la crainte qui les rend quelquefois doux et soumis. Mais le zèle de la justice leur élève la voix à certaines occasions, et en d'autres, la considération de leur propre faiblesse les retient dans l'humilité. Car quoiqu'ils reprennent souvent avec force et autorité des fautes que commettent les pécheurs, ils ne laissent pas en même temps, en s'examinant et se jugeant eux-mêmes avec une exacte sévérité, de s'abaisser intérieurement jusqu'au dernier degré de l'abjection. Et comme, d'une part, plus ils usent de rigueur pour la correction des autres, plus ils sont sévères et impitoyables pour se châtier eux-mêmes, ils sont, d'autre part, d'autant plus soigneux et plus vigilants pour reprendre les fautes d'autrui qu'ils ne s'épargnent point eux-mêmes, quoiqu'ils soient infiniment plus saints et plus vertueux.

Et en effet, comment l'éclat des grandeurs et des puissances du monde serait-il capable d'éblouir les yeux de ceux qui sont déjà presque arrivés au plus sublime degré d'élévation intérieure ? Ainsi, ils jugent fort sainement au dehors des grandeurs terrestres, parce qu'ils n'ont point les yeux intérieurs obscurcis par la fumée de l'orgueil.

C'est pourquoi le bienheureux Job, considérant avec un mépris généreux dans ses amis qui lui parlaient avec tant de dureté, et la puissance séculière, et la prudence humaine, et les richesses de la terre, leur fait cette réponse : *Vous ai-je dit : apportez-moi quelque chose, et donnez-moi de votre bien, ou délivrez-moi de la main de mon ennemi, et tirez-moi des mains des hommes forts et vaillants ? Instruisez-moi et je me tairai, et si j'ai ignoré quelque chose, enseignez-la-moi.* Il témoigne ensuite assez manifestement quels sentiments il avait de lui-même, lorsqu'il leur dit : *Vous vous jetez sur un orphelin.* Il paraît donc bien clairement quelle basse estime il avait de sa faiblesse, puisqu'il se nomme un pauvre pupille et un orphelin.

CHAPITRE XVIII

Que pour reprendre les autres, il faut être exempt de vice. Que l'on pêche de parole, ou en louant ce qui est mauvais, ou en blâmant ce qui est bon. Que lorsqu'on n'a pas assez de soin d'éviter des paroles inutiles, l'on en vient bientôt aux criminelles, et l'on déchoit enfin de l'état d'innocence et de justice.

Job ajoute ensuite : *Pourquoi blâmez-vous à tort des paroles de vérité ? Car nul de vous ne peut m'accuser avec justice.* Quiconque prend soin de corriger les autres doit être pur et exempt de vices, ne doit plus avoir de pensées pour les choses de la terre et doit être incapable de se laisser emporter aux désirs du monde, afin d'être d'autant plus clairvoyant pour découvrir les fautes où les autres peuvent tomber, qu'il a plus de soin de les éviter lui-

même, et par sa lumière, et par les actions de sa vie. Car un œil plein de poussière n'est pas capable de voir bien distinctement les taches qui sont dans un autre membre, et une main souillée de boue n'est pas propre à nettoyer les ordures qui sont tombées sur un vêtement.

Si l'on suit l'ancienne version, tout ceci pourra fort bien s'appliquer à David, qui avait passé toute sa vie dans la guerre, lorsque Dieu lui dit : *Tu ne me bâtiras pas un temple, parce que tu es un homme sanguinaire*. Or celui qui travaille à la correction et au règlement des mœurs du prochain, bâtit véritablement un temple. Car nous sommes en effet le temple de Dieu, puisqu'Il habite en nous et qu'Il nous élève pour que nous arrivions au comble de la vie véritable et éternelle, selon que le marque saint Paul par ces paroles : *Le temple de Dieu est saint et vous êtes vous-mêmes ce temple*. Mais il est défendu à un homme sanguinaire de bâtir ce temple, parce que celui qui mène encore une vie charnelle doit avoir honte de vouloir instruire les autres spirituellement. C'est donc avec grande raison que Job dit à ses amis : *Pourquoi blâmez-vous à tort des paroles de vérité ? Car nul de vous ne peut m'accuser avec justice*. Comme s'il disait plus clairement : Avec quelle témérité osez-vous reprendre ce que j'ai dit, vous qui, ne sachant pas la vraie cause de l'affliction que Dieu m'envoie, dites des choses qui sont bien plus dignes d'être blâmées ?

Il ajoute : *Vous préparez de belles paroles seulement pour me reprendre et vous faites des discours en l'air*. Il y a deux manières de parler dans le monde, qui sont toutes deux insupportables et pernicieuses : l'une est de louer ce qui est mauvais, et l'autre est de blâmer ce qui est bon. La première suit le courant des eaux du siècle et l'autre s'oppose au torrent de la vérité et s'efforce de l'arrêter. L'une vient de timidité et l'autre de présomption. L'une recherche la bienveillance des hommes par ses complaisances, et l'autre excite des bruits et des tempêtes pour se signaler par sa contradiction. L'une est facile et accommodante et l'autre est toujours enflée de présomption et prête à s'opposer à tout.

Le bienheureux Job reprend ses amis du dernier de ces défauts lorsqu'il leur dit : *Vous préparez de belles paroles seulement pour me reprendre*. Et il fait voir ensuite d'où vient qu'ils s'emportent jusqu'à cette audace de le reprendre si injustement, en ajoutant : *Et vous faites des discours en l'air*. Car faire des discours en l'air n'est autre chose que dire des paroles inutiles. Or, il arrive souvent que, si l'on n'a soin de purifier sa langue des paroles inutiles, l'on s'emporte bientôt en des discours téméraires et impertinents. Et en effet, un esprit oisif ne tombe dans le dernier précipice que par degrés. Ainsi, en ne prenant pas soin de s'abstenir des paroles inutiles, l'on en vient bientôt aux criminelles, en sorte qu'en commençant par se plaire à parler d'autrui, l'on se laisse ensuite aller à médire de ses actions, et enfin l'on s'emporte jusqu'à cet excès que de le couvrir d'injures publiquement. De là viennent les semences des colères, de là naissent les querelles, par là s'allument les feux de la haine et par là se trouble toute la paix et la concorde des cœurs.

C'est pourquoi Salomon a fort bien dit : *Celui qui répand de l'eau est la cause des querelles*. Car répandre de l'eau n'est autre chose que laisser répandre sa langue dans une multitude de paroles. Il prend l'eau en un sens plus favorable lorsqu'il dit un peu après : *Les paroles qui sortent de la bouche d'un homme sont comme une eau très profonde*. Celui donc qui répand de l'eau est cause des querelles, parce que celui qui ne met point de frein à sa langue ruine la paix et la concorde entre les esprits. L'Écriture dit au contraire : *Celui qui impose silence à un fou apaise les dissensions et les colères*.

Le Prophète témoigne qu'il est impossible que les grands parleurs puissent se maintenir dans la voie de la justice, lorsqu'il dit dans un psaume : *L'homme sujet à beaucoup parler ne durera point sur la terre*. Salomon dit aussi : *Le trop parler ne sera pas exempt de*

péché. Et Isaïe : *Le fruit et la récompense de sa justice sera le repos et le silence*. Ce qui fait voir que notre justice intérieure devient toute sèche et toute stérile lorsque nous n'avons pas soin de mortifier l'intempérance de notre langue. C'est encore ce qui fait dire à l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un se croit pieux et qu'il ne retienne point sa langue comme avec un frein, mais que lui-même séduise son cœur, sa piété est vaine et infructueuse*. (Jac 1,26) Il avait aussi dit un peu auparavant : *Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère*. Et il dit après, dans la même Épître : *La langue est un mal qu'on ne peut retenir; elle est pleine d'un venin mortel*. La Vérité nous apprend aussi de sa propre bouche que *les hommes rendront compte au jour du jugement de la moindre parole inutile qu'ils auront dite*. (Mt 12,36) Or une parole est inutile quand elle ne se dit ni par le motif d'une juste nécessité, ni par une pieuse intention de contribuer au bien du prochain. Que si l'on va être un jour obligé de rendre compte même des paroles inutiles, quelle peine ne méritera point le trop parler qui sera souillé d'orgueil et d'iniquité ?

Il faut aussi remarquer que ceux qui pèchent dans le trop parler tombent bientôt de l'état d'innocence et de justice qu'ils possédaient. Car notre âme ressemble à l'eau qui, étant retenue de toutes parts, s'élève en haut et remonte jusqu'à sa source, tandis que, n'étant point soutenue, elle tombe et elle se perd, en se répandant inutilement dans la bassesse des créatures. Et en effet, toutes les paroles qui la font sortir des bornes d'un juste silence sont comme autant de petits ruisseaux par où elle s'écoule au dehors. Et elle ne peut plus rentrer en elle-même pour se reconnaître, parce que, s'étant toute répandue à l'extérieur par le trop parler, elle a perdu toute la vertu du recueillement de son âme et de sa lumière intérieure. Ainsi elle s'expose à découvert aux coups de l'ennemi qui l'observe, en ne se couvrant d'aucune arme ni d'aucun rempart pour s'en garantir. C'est pourquoi il est écrit : *Un homme qui ne peut pas retenir son esprit en parlant est semblable à une ville toute ouverte, et qui n'est environnée d'aucune muraille*. Car n'étant point couverte du rempart du silence, la ville de son âme est exposée à la fureur de ses ennemis. Et, sortant comme hors de lui par ses paroles inconsidérées, il se montre tout à découvert à cet ennemi cruel, qui le surmonte avec d'autant moins de peine qu'il contribue à sa propre défaite en se combattant lui-même par l'intempérance de ses paroles.

CHAPITRE XIX

Que l'on pêche aussi de plusieurs manières en gardant le silence avec excès. Et qu'ainsi il faut observer avec une grande circonspection le temps auquel il est utile de parler, et celui auquel il est à propos de se taire.

Mais il faut ici remarquer que, lorsque la peur nous empêche de parler, nous demeurons quelquefois ensevelis dans un trop profond silence et qu'en fuyant avec indiscretion les dérèglements de la langue, nous tombons en des vices cachés qui sont encore plus blâmables et plus dangereux. Car il arrive souvent qu'en nous retenant trop de parler, il s'élève dans notre cœur une bien plus fâcheuse confusion de paroles, nos pensées y étant d'autant plus agitées et plus bouillantes, que nous les y tenons plus resserrées par l'étroite garde d'un silence indiscret et immodéré, de sorte qu'elles se donnent une liberté d'autant plus effrénée de se répandre indifféremment sur les objets qui leur plaisent, qu'elles s'estiment être plus à couvert et moins exposées aux yeux des censeurs.

Ainsi, l'esprit s'enfle quelquefois de présomption, en considérant comme des personnes faibles et imparfaites les autres qu'il entend parler. Et pendant qu'il ferme la

bouche corporelle pour retenir ses paroles, il ne connaît pas combien il ouvre celle de son cœur à la vanité et à l'orgueil. Il est vrai qu'il a grand soin de bien réprimer sa langue, mais il laisse trop élever ses pensées, et, ne veillant pas sur son âme avec une prudente circonspection, il prend d'autant plus de liberté de blâmer les autres, qu'il le fait plus secrètement.

Il n'arrive aussi que trop souvent que, quand ceux qui affectent un silence indiscret souffrent quelque mal injustement, ils s'abandonnent à une douleur d'autant plus immodérée qu'ils n'en disent rien. Alors que si leur langue exprimait avec douceur et tranquillité quelque chose du mal qu'ils endurent, leur douleur s'évaporerait insensiblement hors de leur âme, selon ce que l'expérience nous apprend, que les plaies cachées sont plus sensibles et plus dangereuses, et qu'au contraire, quand on les ouvre, on en fait sortir le pus qui, y étant renfermé, corrompait tout, et ainsi on recouvre la santé.

Souvent aussi quand ceux qui gardent le silence avec excès voient les péchés d'autrui et n'en disent rien, ils sont comme des médecins qui, ayant observé les plaies d'un malade, ne lui donneraient aucun remède; et ainsi ils deviennent en quelque sorte les causes de la mort de ceux dont ils pouvaient guérir les maladies spirituelles par leurs paroles. Et en effet, si le silence immodéré n'était un mal, un prophète ne s'écrierait pas : *Malheur à moi, parce que je me suis tu.*

Nous devons donc avoir soin de tenir notre langue dans un juste tempérament et non dans une trop étroite captivité, de crainte que si on lui lâchait tout à fait la bride, elle ne s'emportât dans un excès vicieux, ou que si on la resserrait trop étroitement, elle ne devînt tout à fait oisive, et inutile au bien du prochain. C'est pourquoi l'Écriture dit : *Le sage se taira pour un temps*, afin que, quand il jugera que le temps est propre à parler, il sorte de la prison du silence, pour dire des choses convenables et utiles à son prochain. Salomon dit encore : *Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler.* (Ec 3,7) Car il faut observer avec une discrète circonspection la différence des temps, de crainte que la langue, ou ne s'emporte en des paroles inutiles quand on doit la retenir, ou ne se retienne pas avec lâcheté quand elle peut parler utilement.

David a merveilleusement bien renfermé ces deux choses dans cette courte prière : *Place, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte fortifiée à mes lèvres.* Car une porte s'ouvre et se ferme. Celui donc qui a demandé, non qu'on la bouchât, mais que l'on mît une porte à sa bouche, nous a enseigné clairement et que nous devons retenir notre langue sous la règle de la discipline, et que nous devons la délier pour un motif de nécessité, de sorte qu'elle s'ouvre pour parler lorsque l'occasion s'offre de le faire, et qu'elle se ferme pour demeurer en silence lorsque la raison lui fait juger qu'il est à propos de ne point parler. Et parce que les amis de Job, ou, si vous voulez, tous les hérétiques, dont ils sont l'image, ne peuvent garder cette discrète modération, l'Écriture remarque qu'ils font des discours dans l'air, d'autant que le vent emporte les paroles qui ne sont pas affermies par le poids de la discrétion et du jugement.